

Sacrifices et meurtres en série dans le roman *Le parfum* de Patrick Süskind

Jacques PIERRE *

Résumé : À travers l'analyse sémiotique du roman *Le parfum* de Patrick Süskind, cet article théorise les différents modes d'existence sémiotique du religieux dans la culture. Partant de là, il propose de concevoir le sacrifice comme un opérateur symbolique agissant sur les conditions de possibilité de l'échange symbolique entre les êtres humains.

Mots clés : Patrick Süskind, *Le parfum*, analyse sémiotique, religion, culture

En l'honneur de Guy Ménard

Préambule

L'objet de ce texte tient à la fois de l'anecdote et d'un projet disciplinaire qui s'appelle la *religiologie*. Guy Ménard est lié à l'une comme à l'autre. C'est à lui, en effet, que je dois d'avoir lu *Le parfum* de Patrick Süskind. Ce roman, il me l'avait offert avant que je parte à l'étranger y poursuivre mes études. Je l'avais emporté dans mes malles et l'avait lu un soir dans ma chambre de la Cité universitaire à Paris. Or sa lecture à l'époque m'avait fait une très vive impression. Pour sa virtuosité littéraire d'abord ; mais aussi parce que le roman

* Jacques Pierre est professeur au Département de sciences des religions à l'Université du Québec à Montréal. Il a été membre de l'équipe fondatrice de *Religiologiques* et en a assuré la direction de 2002 à 2005.

abordait, à l'écart de toute allégeance confessionnelle, une thématique explicitement religieuse dont le fil continu permettait de tenir ensemble une représentation purement esthétique du monde et une impitoyable description de la société française au XVIII^e siècle. Or c'est à travers la quête « spirituelle » d'un artisan-parfumeur qui parcourt la France à travers différents milieux sociaux, que le tableau des odeurs y devient une fable désabusée et cynique de la société française de l'époque.

Quant au chantier disciplinaire de la religiologie auquel Guy Ménard et moi-même avons été associés au cours des années, c'est parce que *Le parfum* pose aussi avec une acuité particulière la question de la définition même de son objet que, de loin en loin, il n'a cessé de se rappeler à moi et qu'aujourd'hui encore j'y reviens. L'auteur laisse flotter en effet une incontournable équivoque entre le sacrifice et le meurtre en série. L'auteur traite avec dérision l'ambition divine de son personnage et le considère comme un assassin. Mais, en revanche, il n'est pas sûr qu'à la fin du roman, dès lors qu'il en soit lui-même l'objet, notre meurtrier ne procède pas aux yeux de l'auteur à un véritable sacrifice.

Or, c'est à ce genre de problèmes que s'affronte la religiologie. Au-delà de toutes conjonctures socio-historiques particulières, la religiologie soutient en effet que ce que l'Occident appelle la religion constitue un invariant anthropologique destiné à faire inmanquablement retour dans le langage et dans la culture. Non pas comme cet au-delà métaphysique auquel nous a habitués la théologie et une certaine philosophie de la religion mais comme une indépassable fonction immanente au langage humain.

D'où la perdurance du religieux dans des formes nouvelles qui ont pris de court nos sociétés sécularisées et qui exigent en retour, pour être pensées, un espace de travail théorique beaucoup plus vaste que celui auquel nous avaient habitués le statut des « grandes religions historiques » et les marges exotiques où on avait voué les spiritualités autochtones des Amériques, d'Afrique et d'Asie. Il y a ici un retour de manivelle qui nous force à interroger notre compréhension du religieux et à chercher entre les lignes de la sécularité ce qui n'a jamais cessé de s'y écrire. C'est là où nous attend une œuvre littéraire comme *Le parfum*.

Le texte qui suit est donc un clin d'œil de complicité à mon ami Guy pour cette entreprise commune à laquelle nous avons travaillé

toutes ces années, un mot de remerciement aussi, légèrement décalé dans le temps et un plus bavard qu'à l'accoutumé, pour le cadeau qu'il m'a fait de ce roman et de son amitié.

Le récit

Le roman se déroule à une époque où « régnait dans les villes une puanteur épouvantable à peine imaginable pour les modernes que nous sommes » (Süskind, 1986 : 9). Dans ce « décors », il raconte l'histoire d'un être qui a la double caractéristique de posséder un odorat absolu lui permettant de discerner la moindre senteur et, en même temps, d'être lui-même dénué de toute odeur et partant, de n'avoir pas sa place parmi les autres.

Né au milieu des relents de charogne sous un étal de poisson du marché des Halles à Paris et s'y confondant avec les déchets, il aurait dû y disparaître comme tous les autres nouveau-nés de sa mère. Mais il survit avec l'opiniâtreté d'une tique qui profite de toutes les proies et qui s'en détache sans aucun remords quand elles cessent de lui être utiles. De sa condition de rebut au plus bas de l'échelle sociale, Jean-Baptiste Grenouille s'élève ainsi peu à peu dans la société, passant d'un hôte à un autre au gré des circonstances, jusqu'à devenir artisan-parfumeur et vouloir même être Dieu.

Ayant assimilé tout le savoir technique de son maître Giuseppe Baldini, il quitte la ville de Paris et se retire dans une grotte de l'Auvergne où, dans le dénuement le plus total, il entreprend en esprit l'ordonnement et la recréation olfactive du monde en expurgant d'abord celui-ci de tous ses remugles pestilentiels et en y édifiant ensuite une architecture grandiose de parfums qu'il parcourt comme son château. Et cela jusqu'à ce qu'un jour, jouissant de la contemplation de son univers, il se rende compte que, trônant au centre de celui-ci, il est lui-même sans odeur. Le foyer de sa construction est vide et, partant, toute son œuvre est vaine. Aussi abandonne-t-il sa retraite pour se rendre dans le Midi et y fabriquer un parfum absolu qui le fasse aimer de la multitude et lui permette de parachever son œuvre esthétique.

Pour ce faire, il entre dans un atelier de parfumerie à Grasse où il perfectionne sa technique d'enfleurage jusqu'à pouvoir prélever chez tous les vivants les arômes dont il a besoin pour achever son œuvre. Il tue vingt-cinq jeunes filles vierges et s'approprie leur

essence qu'il dose et assemble dans son parfum absolu. Mais il est identifié lors de son dernier forfait, arrêté, jugé et sera mis au supplice devant toute la ville rassemblée. Avant de paraître toutefois, il réussit à mettre quelques gouttes du parfum qu'il a enfin achevé et, parvenu sur le lieu de son exécution, déclenche dans la foule énamourée par la seule odeur de sa personne, une frénésie qui tourne à l'orgie. Mais il les méprise d'avoir succombé au subterfuge de son parfum et retourne précipitamment sur les lieux de sa naissance aux Halles où, au milieu de la nuit, s'aspergeant de son parfum, il s'offre à la dévoration de clochards soudainement transis d'amour pour lui.

Le sacrifice : première approche

Dès les premières pages, l'auteur dépeint Jean-Baptiste Grenouille comme un meurtrier et un scélérat comparable à d'autres figures célèbres de son époque (Süskind, 1986 : 9).

On se demande dès lors pourquoi il nous faudrait faire intervenir la notion de sacrifice dans ce qui est, au dire même de l'auteur, une longue série de meurtres ? Un tel concept est-il bien pertinent ici ? La réponse ne peut être donnée d'emblée et ne peut venir qu'au fil de l'analyse à mesure que s'additionneront les lumières nouvelles qu'il permet de jeter sur notre objet.

Nous procéderons dans une perspective sémiotique à partir de ce que nous considérons comme trois modes distincts d'existence du religieux dans la culture : le matériau, la structure et la fonction (Pierre, 2010, cf. 1986).

Un matériau

Pour commencer de répondre à la question, on invoquera l'emploi du terme par l'auteur. Il est explicite et assumé par ce dernier. Le terme apparaît par exemple dans une scène où un grand bourgeois de la ville de Grasse, inquiet par une série d'assassinats, tente de mettre sa fille à l'abri en quittant la ville :

Le départ d'Antoine Richis et de sa fille fit sur les gens une impression étrangement profonde. Ils eurent le sentiment d'avoir assisté à une cérémonie archaïque de *sacrifice*. Le bruit s'était répandu que Richis partait pour Grenoble : pour la ville, donc, où sévissait à présent ce monstre qui tuait les

jeunes filles. Les gens ne savaient qu'en penser. Était-ce criminelle légèreté, de la part de Richis, ou admirable courage ? Voulait-il défier les dieux, ou les apaiser ? Très vaguement, ils pressentaient qu'ils venaient de voir la belle jeune fille aux cheveux roux pour la dernière fois. [Nos italiques]. (Süskind, 1986 : 228–229.)

À lui seul cependant, l'emploi du terme *sacrifice* ne justifie pas la mise en œuvre de l'arsenal conceptuel de la religiologie. Il constitue un matériau signifiant dont le sens survit peut-être pour partie seulement à son contexte d'origine. On comprend ici que ce contexte initial a été religieux mais il se peut qu'il ne le soit plus par la suite. Auquel cas, son emploi serait peut-être ici simplement analogique.

La culture dispose en effet d'un lot de signifiants que, d'époque en époque, elle recycle et assigne à des emplois plus ou moins apparentés en retranchant une partie de leur sens et en l'augmentant de nouveaux. Un peu partout en Orient et en Europe, des pierres qui ont servi à l'édification de temples ont été récupérées et réutilisées des siècles plus tard pour la construction de nouvelles habitations ou d'édifices publics. De leur place précise dans le temple d'origine, il ne reste pas grand-chose dans l'emploi nouveau qu'on en fait. Par contre, elles conservent ce qui en a fait la valeur pour le maçon de l'Antiquité comme pour celui du Moyen-Âge. Il en est de même pour les signifiants : ce sont des matériaux. La chaîne sémique qui en constitue le signifié est composée de sèmes ou de traits distinctifs dont une partie est relativement stable, invariante et qui en forme le noyau sémique ; et une autre partie, plus volatile, qui relève de son usage conjoncturel.

Or, ce noyau assure la lisibilité des emplois analogiques ou métaphoriques du terme en lui fournissant un fil conducteur qui traverse les contextes d'emploi. Les travaux d'anthropologie linguistique de Georges Lakoff et Mark Johnson (2008) ont montré que la métaphore était partout présente dans le langage ordinaire et qu'elle y suppléait à l'insuffisance du stock de signifiants pour formuler les déclinaisons innombrables de notre expérience. Quand nous disons par exemple qu'untel *monte* en grade, nous employons un terme, fait pour articuler la spatialité, à la description d'une transformation dans le statut social. Et le même terme pourrait encore être sollicité si nous disions du même individu que cette nomination lui *a monté* à la tête. Auquel cas, il s'agirait de décrire un certain état

cognitif de l'intéressé avec les mêmes ressources de la spatialité. Sur le plan synchronique, une métaphore permet donc de formater latéralement une multitude de domaines d'expérience en ajoutant des sèmes à un noyau sémique stable.

Il en est de même pour le sacrifice. Rien ne nous certifie *a priori* qu'il s'agit encore d'un terme religieux et qu'il n'est pas employé de manière analogique, ne conservant de son sens originel que celui d'une espèce de calcul comptable où on renonce d'un côté à quelque chose qui a de la valeur pour obtenir de l'autre un bien qui en a une plus grande encore. C'est en tout cas, le sens qu'il a le plus souvent aujourd'hui. On *sacrifie* la deuxième voiture pour la planète ; on *sacrifie* un régiment pour protéger la retraite d'un corps d'armée ; ou, plus prosaïquement encore, on *sacrifie* le sucre pour perdre du poids. Chemin faisant, on comprend que le terme a perdu une bonne partie de sa richesse sémantique. Et si on s'en tient uniquement à cet emploi ponctuel du terme sacrifice, on pourrait considérer qu'il s'agit d'un matériau religieux par la seule référence au contexte originel du terme, au moment où celui-ci fonctionnait encore en réseau avec un certain nombre d'autres signifiants à l'intérieur d'un dispositif religieux. Et l'analyse pourrait s'arrêter là sur ce seul vestige.

Mais le terme, dans le passage cité, surgit avec d'autres signifiants religieux. Le texte précise en effet qu'il s'agit d'un *rituel archaïque*. Et puis, ce départ précipité du père avec sa fille est aussi considéré comme un défi lancé aux *dieux*.

Passée la première surprise devant quelque chose qui pourrait paraître anecdotique, on constate cependant, en relisant attentivement le roman, que d'autres signifiants religieux sont partout présents dans la trame du récit. Une recension qui n'est même pas exhaustive permet d'en dresser rapidement la liste suivante : *Dieux, Dieu, Dieu tout-puissant du parfum, Prométhée, Sauveur, Être suprême, principe supérieur, divin, grâce de Dieu, l'encens froid de Dieu, ange, aile, plume, céleste, beauté sacrée, surnaturel, pacte avec le diable, diable en personne, suppôts de Satan, prince des ténèbres, ressusciter olfactivement d'entre les morts, miracle, mystique, ravissement, extase, sacré, sublime, autel, pénitents, pénitence, saints, prophète, quintessence, esprit, spiritualisé, âme,*

*aura, transcendant, éthérique, Eden, mortification, bénir, rendre grâce, abjurer, prier, adorer, ensorceler, Monseigneur l'évêque*¹.

Par ailleurs, pour peu que l'on soit familier avec le texte biblique, on décèle également un peu partout la présence d'une paraphrase de l'Ancien et du Nouveau Testament, laquelle sert tantôt à caractériser la posture mégalomane de Grenouille au milieu de son Grand Œuvre, tantôt à marquer justement la distance parodique du roman lui-même vis-à-vis de la tradition chrétienne². Je transcris ici certains de ces passages :

Et quand il voyait que c'était bien, et que le pays tout entier était imprégné de sa divine semence de Grenouille, alors le grand Grenouille faisait tomber une pluie d'esprit-de-vin, douce et régulière, et tout se mettait partout à germer et à verdoyer et à pousser, que cela vous réjouissait le cœur. Déjà la récolte luxuriante ondoyait dans les plantations, et dans les jardins secrets les tiges étaient en sève. Les boutons de fleurs faisaient presque craquer leurs sépales.

Alors le Grand Grenouille ordonnait à la pluie de cesser. Et elle cessait. Et il envoyait sur le pays le doux soleil de son sourire, et d'un seul coup éclatait la splendeur de ces milliards de fleurs, d'un bout à l'autre du royaume, tissant un seul tapis multicolore, fait de myriades de corolles aux

¹ Les termes religieux suivants apparaissent aux pages indiquées dans : Dieu (Süskind, 1986 : 18, 58, 179, 229) ; Dieu (11, 14, 18, 21, 30, 65, 67, 73, 74, 75, 76, 85, 92, 96, 99, 118, 121, 124, 125, 138, 173, 174, 218, 222, 226, 253, 260, 262, 264, 265, 276) ; Dieu tout-puissant du parfum (173) ; Prométhée (63, 264) ; Sauveur (262) ; Être suprême (63, 264) ; principe supérieur (48, 225) ; divin (67, 88, 98, 125, 137, 138, 141, 143, 161, 225, 264) ; grâce de Dieu (226) ; l'encens froid de Dieu (173) ; ange (262, 266, 267, 278, 279) ; céleste (189) ; sacré (67, 79, 118, 137, 245) ; surnaturel (32, 245, 278) ; diable (12, 13, 14, 17, 18, 22, 245, 248) ; Satan (17, 262) ; prince des ténèbres (262), ressusciter (196, 204) ; miracle (17, 59, 88, 259, 260, 262, 270) ; mystique (262) ; extase (135, 262) ; sublime (98, 105, 118, 139, 140, 207, 225) ; autel (137, 172) ; pénitent/pénitence (138) ; saint (5, 9, 10, 14, 16, 17, 22, 31, 33, 38, 39, 41, 118, 121, 122, 126, 134, 138, 173, 184, 229, 230, 231, 238, 242, 245, 246, 257, 261, 277) ; prophète (63, 264) ; spiritualiser (63) ; âme (12, 20, 24, 25, 26, 49, 51, 69, 110, 116, 121, 123, 132, 140, 142, 146, 148, 150, 163, 194, 198, 207, 214, 215, 249, 260, 263, 265, 266, 268, 271, 279) ; aura (36, 74, 166, 207, 208, 232, 241, 264, 265) ; transcendant (51) ; éthérique (62, 73, 110, 114) ; Eden (112) ; mortification (138) ; bénir/bénédiction (1, 24, 67, 136, 142) ; rendre grâce (126, 142, 255) ; abjurer (264) ; prier (246, 262) ; adorer (12, 142, 212, 233, 264, 265) ; ensorceler (17, 102, 132, 275, 276) ; évêque (219, 224, 245, 258, 260, 262, 264).

² Comme on le verra, cette parodie culmine dans la scène finale du roman.

parfums délicieux. *Et le Grand Grenouille voyait que c'était bien, très, très bien.* Et il soufflait sur le pays le vent de son haleine. Et les fleurs, caressées, exhalaient leurs senteurs et, mêlant leurs myriades de parfums, en faisaient un seul parfum, changeant sans cesse et pourtant sans cesse uni, un parfum universel d'adoration qu'elles adressaient à lui, le Grand, l'Unique, le Magnifique Grenouille ; et lui, trônant sur un nuage à l'odeur d'or, aspirait à nouveau en retour, la narine dilatée, et l'odeur de l'offrande lui était agréable. Et il condescendait à *bénir plusieurs fois sa création*, ce dont celle-ci lui rendait grâce par des hymnes de joie et de jubilation et derechef en faisant monter vers lui des vagues de magnifiques parfums. Entretemps, le soir était tombé, et les parfums déferlant au loin en se mêlant au bleu de la nuit pour donner des notes toujours plus fantastiques. Cela donnerait une vraie nuit de bal pour tous ces parfums, assortie d'un gigantesque feu d'artifice de parfums éblouissants. [Nos italiques]. (Süskind, 1986 : 141–142.)

Nous avons pris la liberté d'utiliser l'italique là où il nous semblait que la paraphrase devenait particulièrement évidente. On reconnaît par exemple l'allusion à l'efficacité de la parole divine dans le récit de la Genèse : Dieu dit : « Que la lumière soit et la lumière fut » ; ainsi que la formule qui scande chacun des jours de la création « Dieu vit que cela était bon » ; et à la fin, le passage où Yahvé accorde sa bénédiction à toutes les créatures engendrées et qui se repose le 7^e jour.

Enfin, au moment de la retraite contemplative de notre personnage dans la grotte de l'Auvergne, le texte évoque encore la symbolique de la demeure intérieure et la progression mystique vers la plus intime et la plus centrale des chambres. Or, cette imagerie est empruntée à l'œuvre de Sainte Thérèse d'Avila :

Son cœur était un château pourpre. Il était situé dans un désert de pierre, camouflé derrière des dunes, entouré par une oasis de marécages et ceint de sept murailles de pierre. On ne pouvait l'atteindre que par la voie des airs. Il possédait mille chambres et mille caves et mille salons raffinés, dont un avec un simple canapé pourpre, sur lequel Grenouille, qui désormais n'était plus le Grand Grenouille, mais Grenouille tout court, ou simplement le cher Jean-Baptiste, avait coutume de se reposer des fatigues de la journée. (Süskind, 1986 : 143.)

On peut considérer l'âme comme un château qui est composé tout entier d'un seul diamant ou d'un cristal très pur, et qui contient beaucoup d'appartements, ainsi que le ciel qui renferme beaucoup de demeures. (Thérèse d'Avila, 1980 : 814.)

* * *

Que faut-il conclure de cette redondance de signifiants religieux ? Rien de plus que ce qu'implique le concept de « matériau », à savoir qu'il s'agit peut-être là, à ce stade de notre analyse, de simples vestiges dont le caractère initialement religieux n'a plus de pertinence pour la lisibilité nouvelle du texte. Ce serait le cas – et l'analyse pourrait fort bien s'en contenter – si ce premier mode de survivance du religieux dans notre texte ne pouvait être relayé et pris en charge par d'autres modes d'existence du religieux se superposant à lui. Rien ne nous dit en effet si ces signifiants religieux n'ont pas été convoqués pour donner chair à une nouvelle « structure » religieuse, distincte de celle où ils ont été prélevés ; et si cette structure, à son tour, n'a pas elle-même une « fonction » religieuse dans la culture ambiante. Cela reste à voir.

Une structure

Retrouvée sur un chantier de fouille archéologique, la pierre que nous évoquions tantôt constitue un signifiant dans la mesure où sa forme est délibérée et procède d'une intentionnalité. En lui-même toutefois, ce signifiant reste une pure promesse de sens tant qu'il n'est pas systématiquement mis en rapport avec d'autres signifiants. À charge en effet à l'archéologue de le remplir de sens en exhumant d'autres artefacts avec lesquels il va constituer peu à peu un réseau intelligible. C'est dans la structure à laquelle il appartient que le signifiant, en attente de sens, constitue un signe.

S'agissant maintenant de la pierre qui a été récupérée d'une nécropole en ruine, on comprend que cette intelligibilité première qui intéresse l'archéologue est compromise par la nouvelle structure où elle a été intégrée. Une nouvelle structure commande en effet un nouveau sens pour le signifiant. Car il peut s'agir en l'occurrence d'une architecture civile ou domestique. Or, dans le palais de justice, la pierre en question ne sera plus le même signe. L'ostensoir qui trône sur le manteau de cheminée d'une maison bourgeoise prend un tout autre sens dès lors qu'il est mis en rapport non plus avec un autel, une lampe du sanctuaire et des vases liturgiques mais avec un tableau du peintre Lemieux sur le mur en face. S'il a pu être racheté à un brocanteur ou un antiquaire, c'est au titre de sa valeur esthétique ou patrimoniale dans la mise en scène du salon bourgeois. Qu'est-ce donc que l'ostensoir a perdu par sa relocalisation ; et qu'est-ce donc qui pourrait le lui rendre ?

* * *

Les objets, les représentations, les actions font sens ensemble. Et ce sens est religieux quand, à travers des formes de pensée mythologique et d'action rituelle, il concerne les réalités dernières du monde. Même en évitant de parler de révélations ou d'accès privilégié à la vérité, il y a en effet dans toutes les cultures des formes de discours qui traitent des finalités de notre présence et de notre action dans le monde. L'interaction avec les choses, la science, la philosophie peuvent bien fournir des raisons à notre agir mais ces dernières valent à l'intérieur d'un horizon limité. Vient inévitablement le moment où nous devons faire un pari de sens sur ce qu'il en est de la nature de cet horizon et décider, même si ce dernier est à jamais inatteignable, s'il vaut la peine de se mouvoir dans sa direction. Ces formes de discours et d'action ont une tournure particulière : elles sont mythologiques et rituelles. C'est-à-dire qu'elles constituent une forme paradigmatique du penser et de l'agir qui donne une cohérence au monde. Ces formes ont une autorité *a priori* qui leur est donnée de différentes façons : soit par leur antériorité chronologique, soit par le caractère absolument singulier des acteurs qui les ont mises en œuvre, soit encore par l'exceptionnalité du lieu où elles sont apparues. Temps, lieu agent : on comprend que ces représentations et ces actions tirent leur autorité

apodictique de leur caractère limitrophe, c'est-à-dire de leur caractère premier, dernier ou unique par rapport au reste de la culture.

Or, ces formes mythologiques et rituelles, qui sont longtemps accordées à leur fonction religieuse, peuvent y survivre en continuant de fournir à l'individu ou à la collectivité un cadre référentiel pour traiter les enjeux existentiels que sont la mort, l'autre, la filiation, etc. La mythologie grecque, par exemple, a persisté au-delà de son contexte d'origine, dans l'écriture des grands tragiques en fournissant des modèles d'humanité individuelle et collective. Et si on lit les tragiques aujourd'hui encore, c'est qu'ils n'ont pas cessé d'être pertinents pour penser notre propre finitude. On pourrait en dire autant des formes démocratiques de la vie collective en Occident et des chartes de droits qui procèdent de notre héritage judéo-chrétien.

Et des mythologies, on peut même en inventer de nouvelles pour peu que l'on en conserve le procédé en situant l'action « dans une galaxie très lointaine », en conférant à ses personnages la faculté de prendre à loisir toutes sortes de formes ou en ponctuant l'univers de « trous de vers » (*wormhole*) à travers lesquels on peut voyager dans les marges de l'espace-temps.

* * *

La mise en scène de la limite depuis laquelle peut nous venir une parole de « vérité » sur le monde ne peut être dite avec les mots employés pour décrire le monde ordinaire. Il y faut des mots qui soient eux-mêmes à la limite, des mots détournés de leur sens ordinaire par la métaphore. Aussi, le discours religieux se construit-il à travers la superposition de registres métaphoriques qui renvoient sans cesse les uns aux autres et transforment le monde en une boîte de résonance où le sens se répond sans cesse à lui-même. Chez Durkheim, par exemple, le totémisme est un système où l'organisation sociale est la métaphore du monde ; où la taxinomie animale, les constellations dans le ciel, les espèces végétales constituent toutes ensembles le reflet et l'écho d'une totalité fondamentalement signifiante. De la même façon, dans le rituel de l'Eucharistie, le chrétien est-il introduit dans le corps du Christ ressuscité en mangeant le pain/corps et en buvant le vin/sang. Le

corps somatique de Jésus devient le Corps glorieux de l'Église où sont assemblés les croyants des siècles et des siècles à travers la métaphore alimentaire du pain et du vin consommés par les fidèles.

S'agissant de notre roman, pour comprendre l'organisation de la structure religieuse, nous analyserons tout particulièrement trois de ces registres métaphoriques³ : le registre alimentaire, le registre olfactif et le registre proprement religieux où ils convergent.

Registre alimentaire

Paris est un ventre immense parcouru par la Seine avec, à une extrémité, une bouche⁴ qui avale tous les êtres qui ont de la valeur ; et, à l'autre, un anus qui les rejette quand cette valeur a été consommée. À un bout, tout ce qui est consommable ; à l'autre, le reliquat, la pourriture et l'étron. On aime ce que l'on veut manger et on méprise ce que l'on a chié. C'est pourquoi le registre alimentaire est ici la métaphore d'un monde d'une rare violence, un monde de prédation généralisée où le prochain est celui que l'on bouffe ou celui qui nous bouffera.

Plus encore, dans ce monde où on ne vit guère longtemps, où les enfants meurent en bas âge, où une jeune femme est vieille à 30 ans (Süskind, 1986 : 7), on passe très rapidement de vie à trépas, d'aliment à déchet. Autant dire que de la bouche à l'anus, le transit est très court, voire presque inexistant. C'est pourquoi le marché des Halles est construit au plus près du cimetière des Innocents et que l'odeur fétide de la nourriture s'y mêle à celle des cadavres et des déchets :

La mère de Grenouille, quand les douleurs lui vinrent, était debout derrière un étal de poissons dans la rue aux Fers et écaillait des gardons qu'elle venait de vider. Les poissons, prétendument pêchés le matin même dans la Seine, pouaient

³ La sémiotique appelle ces différents registres des *isotopies*. Elle définit celles-ci comme « l'itération le long d'une chaîne syntagmatiques de classèmes [sèmes contextuels] qui assurent au discours son homogénéité » (Greimas et Courtés, 1979b : 197). Le récit est ainsi une espèce de feuilleté de différents registres sémantiques qui le traversent de bout en bout comme une partition orchestrale où se superposent et se répondent les portées de chaque groupe instrumental.

⁴ La place de la Grève où la mère de Grenouille a été décapitée est comparée par exemple à une grosse langue qui s'avance dans la Seine (Süskind, 1986 : 41).

déjà tellement que leur odeur couvrait l'odeur de cadavre.
(Süskind, 1986 : 7.)

Les poissons sont pêchés dans la Seine à l'endroit donc où sont jetés tous les détritiques de la ville. On comprend dès lors pourquoi Grenouille est la quintessence de l'indésirable : il est d'entrée de jeu une nourriture/déchet et/ou un enfant mort-né dont on dispose normalement dans la Seine et/ou dans le cimetière. Le récit de sa naissance est sans équivoque :

C'était son cinquième. Tous les autres avaient eu lieu derrière cet étal et, à tous les coups, ç'avait été un enfant mort-né ou à peu près, car cette chair sanguinolente qui sortait là ne se distinguait guère des déchets de poisson qui gisaient sur le sol, et ne vivait d'ailleurs guère davantage, et le soir venu, tout cela était balayé pêle-mêle et partait dans des carrioles vers le cimetière ou vers le fleuve. C'est ce qui allait se passer une fois de plus, et la mère de Grenouille [...] souhaitait que tout cela finisse. Et quand les douleurs se précisèrent, elle s'accroupit et accoucha sous son étal, tout comme les autres fois, et trancha avec son couteau à poisson le cordon de ce qui venait d'arriver là. (*Ibid.* : 7-8.)

Il n'est pas un enfant ; il est quelque chose, cela. Mort/né, aliment/déchet, il n'est donc pas plus aimable qu'il n'est mangeable alors que les autres nourrissons qui ont été confiés à la nourrice avec lui, eux, le sont. On les nourrit et on a le goût de les manger parce qu'ils sentent bon la nourriture :

Comment sent un nourrisson, je voudrais bien le savoir !
[...]
– C'est que, n'est-ce pas, commença la nourrice, ce n'est pas très facile à dire, parce que ... ils ne sentent pas partout pareil, quoiqu'ils sentent bon partout, mon Père, vous comprenez ... Prenez leurs pieds, par exemple, eh bien, là ils sentent comme un caillou lisse et chaud ; ou bien non, plutôt comme du fromage blanc ... ou comme du beurre, comme du beurre frais, oui, c'est ça ; ils sentent le beurre frais. Et le reste du corps sent comme... comme une galette qu'on a laissé tremper dans le lait. Et la tête, là, l'arrière de la tête, où les cheveux font un rond, là, regardez, mon père, là où vous n'avez plus rien ... (Süskind, 1986 : 15)

Le père Terrier à qui la nourrice ramène Grenouille pense d'ailleurs dans un premier temps qu'elle lui apporte un panier de

victuailles. Mais il se ravise en voyant qu'il s'agit du petit Grenouille. Ni aliment, ni déchet donc, ou les deux à la fois ; en tout cas rien qui soit comestible et aimable ; mais rien non plus, du même coup, qui puisse finir dans la fosse commune ou la Seine comme le reste et les autres. Ni aimé, ni méprisé ; ni mangé, ni chié ; il est nulle part et pourra circuler partout invisible dans les marges du lien social. Car être aimé dans ce monde, c'est être tout ou tard vidé, avalé, dévoré, aspiré et détruit. Lui ne le sera pas. En tout cas, pas tout de suite. Ce qui est beau passe et s'évanouit (nous y reviendrons dans le registre olfactif) ; alors que lui qui est laid pourra perdurer obstinément. Ce qui est bon passe aussi – en l'occurrence par le tube digestif ; alors que lui qui est immangeable est imputrescible. Rien en effet ne dure dans sa fraîcheur ou son innocence ; et tout se corrompt ou s'évapore. C'est pourquoi, placé dans la situation de devoir choisir entre la vie et l'amour, Grenouille va choisir la vie et, pour ce faire, se recroqueviller sur lui-même à l'intérieur de la carapace de son corps pour ne rien donner de ce qui est enlevé aux autres :

Son corps n'avait besoin que d'un minimum de nourriture et de vêtements. Son âme n'avait besoin de rien. Les sentiments de sécurité, d'affection, de tendresse, d'amour, et toutes ces histoires qu'on prétend indispensables à un enfant, l'enfant Grenouille n'en avait que faire. Au contraire, il nous semble qu'il avait lui-même résolu de n'en avoir rien à faire dès le départ, tout simplement pour pouvoir vivre. Le cri qui avait suivi sa naissance [...] n'avait pas été un cri instinctif réclamant pitié et amour. C'était un cri délibéré, qu'on dirait pour un peu mûrement délibéré et par lequel le nouveau-né avait pris parti contre l'amour et pourtant pour la vie. Il faut dire qu'étant donné les circonstances, celle-ci n'était d'ailleurs possible que sans celui-là, et que si l'enfant avait exigé les deux, il n'aurait certainement pas tardé à périr misérablement. (Süskind, 1986 : 25.)

Mais, pour immangeable qu'il soit, il est lui-même un prédateur féroce. La nourrice qui l'a pris en charge se plaint qu'il la vide et la suce jusqu'aux os (*ibid.* : 10). Le père Terrier lui-même, laissé seul avec l'enfant après le départ de la nourrice, est saisi d'horreur quand le petit s'éveille et qu'il le renifle comme une plante carnivore :

Les minuscules ailes de ces minuscules narines, au milieu du visage de l'enfant, se dilataient comme une fleur qui éclôt. Ou plutôt comme les corolles de ces petites plantes carnivores qu'on voyait dans le jardin botanique du roi. Et comme de ces plantes, il en émanait une aspiration inquiétante. Il semblait à Terrier que l'enfant le regardait avec ses narines, l'examinait sans complaisance, plus implacablement qu'on ne saurait le faire avec les yeux, qu'il engloutissait avec son nez quelque chose qui émanait de Terrier sans que celui-ci pût le retenir ni le dissimuler ... (*Ibid.* : 20.)

Et quand Grimal, beaucoup plus tard, à la fin d'une journée harassante de travail, donnera congé à l'adolescent-tâcheron qu'il a acheté à vil prix, ce dernier erre dans les rues de Paris comme une bête à l'affût (*ibid.* : 38). Pour dépeindre Grenouille, le narrateur va user du bestiaire des monstres et des insectes. On le compare à une araignée ou à une tique⁵ qui attend patiemment sa proie pour lui soutirer du sang. Il prend tout et ne donne rien ; il ne laisse transparaître ni odeur, ni sentiment. Il n'est que calcul, vigilance avide et patiente, lucidité implacable et froide, forteresse impénétrable. S'il survit, lui, en revanche, tous ceux qui croiseront son chemin mourront après avoir cessé de lui être utiles⁶ :

La petite tique toute laide, qui donne à son corps couleur de plomb la forme d'une boule, afin d'exposer le moins de surface possible au monde extérieur ; qui rend sa peau dure et sans faille, pour ne rien laisser filtrer, pour qu'il ne transpire absolument rien d'elle au-dehors. [...] Une tique comme cela, voilà ce qu'était l'enfant Grenouille. Il vivait refermé sur lui-même, attendant des temps meilleurs. Au monde, il ne donnait rien que ses excréments ; pas un sourire, pas un cri, pas un regard brillant, pas même sa propre odeur. (Süskind, 1986 : 26.)

⁵ Grenouille dont le patronyme l'apparente au monde animal est comparé à une bête (Süskind, 1986 : 37, 161, 176) ; à un animal (21, 38, 50, 89) ; à une araignée (21, 87) ; à une tique (25, 26, 38, 80, 100, 147, 210, 212).

⁶ Mme Gaillard (Süskind, 1986 : 35) ; la jeune fille rousse de la rue des Marais (49) ; Grimal, le tanneur (100) ; Baldini, le parfumeur (126) ; le marquis de la Taillade-Espinasse (180) ; les vingt-quatre jeunes filles de Grasse et Laure Richis (238).

* * *

Dans le registre alimentaire, on n'a guère fait de différence jusqu'ici entre la nourriture et le déchet, entre le vivant et le cadavre. Grenouille a réussi à survivre dans cet entredeux en n'ayant à l'égard de sa pitance ou de sa proie qu'un rapport de pure subsistance. Il absorbe indistinctement tout ce qui passe à sa portée. On ne peut pas dire qu'il y ait appréciation de sa part. Il survit comme un animal, un point c'est tout :

Quand on avait comme lui survécu à sa propre naissance au milieu des ordures, on ne se laissait pas facilement bousculer et prendre sa place en ce monde. Il était capable de vivre pendant des jours de soupes claires, de se nourrir du lait le plus étendu d'eau, de supporter les légumes les plus pourris et la viande la plus avariée. (*Ibid.* : 24.)

Sa mémoire est donc une accumulation désordonnée de toutes ses impressions sensibles où rien ne se démarque et où tout est égal. Dire qu'entre la vie et l'amour il a choisi la vie ne signifie pas qu'il ait opté pour la haine et/ou qu'il soit positivement haï. Il le sera plus tard quand il aura revêtu une odeur et sera devenu visible pour les autres. Mais pour l'instant là aussi, il navigue à l'aveugle entre deux eaux : ni amour, ni haine. Il se dirige simplement dans une bouillie d'odeurs et de nutriments à la façon instinctive mais infallible d'une bactérie attirée par sa pâture. L'araignée ou la tique ne détestent pas leur proie ; elles sont mues simplement par l'impérieuse et aveugle nécessité de la survivance.

Le monde de Grenouille passera de l'animalité à l'humanité à partir du moment où il aura la révélation esthétique d'un absolu à travers sa rencontre avec le parfum d'une jeune fille. Pour la première fois en effet, il sera saisi par quelque chose hors de lui-même introduisant dans sa vie un principe d'organisation et d'orientation qui donnera forme à son monde. À partir de là, Grenouille sera un être clivé qui aime⁷ et qui, partant, va ressentir en lui le manque :

Grenouille était à la torture. Pour la première fois, ce n'était pas seulement l'avidité de son caractère qui était blessée,

⁷ Certes, il aime mais le texte prend soin de préciser qu'il n'aime pas un être humain mais un parfum.

c'était effectivement son cœur qui souffrait. Il avait l'étrange prescience que ce parfum était la clef de l'ordre régissant tous les autres parfums et qu'on ne comprenait rien aux parfums si l'on ne comprenait pas celui-là ; et lui, Grenouille, allait gâcher sa vie s'il ne parvenait pas à le posséder. Il fallait qu'il l'ait, non pour le simple plaisir de posséder, mais pour assurer la tranquillité de son cœur. (Süskind, 1986 : 45.)

Ce manque va désormais aiguiller sa vie et la transformer en une quête. Il sera parfumeur, on le sait ; mais pas n'importe quel parfumeur : un démiurge plutôt qui ordonnera le monde à partir de ce principe absolu dont il a eu la révélation. Lui qui n'avait été qu'appétence obscure va aimer (*ibid.* : 210) ; lui qui n'avait jamais été aimé va vouloir l'être à son tour. Comme on le verra dans le registre olfactif, il va confectionner pour lui-même un parfum qui le fera aimer des autres. Aussi, à la toute fin du récit, pourra-t-il revenir sur le lieu de sa naissance et s'offrir à l'amour et donc à la dévoration d'un groupe, de clochards, de putains et d'assassins :

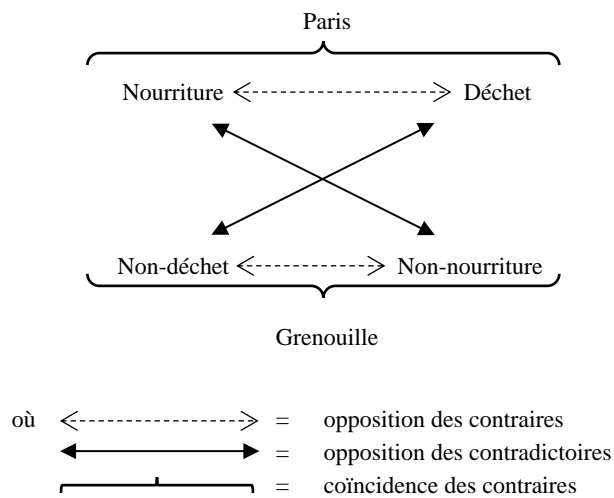
Quand, ayant fini de prendre leur repas, les cannibales se retrouvèrent autour du feu, personne ne prononça un mot. L'un ou l'autre éructait un peu, recrachait un petit bout d'os, faisait discrètement claquer sa langue, poussait d'un petit coup de pied dans les flammes un minuscule lambeau qui restait de l'habit bleu. Ils étaient tous un peu gênés et n'osaient pas se regarder. Un meurtre ou quelque crime ignoble, ils en avaient tous au moins déjà un sur la conscience, hommes et femmes. Mais manger un homme ? Jamais de leur vie ils n'auraient pensé être capables d'une chose aussi affreuse. Et ils s'étonnaient d'avoir tout de même fait ça aussi facilement et de ne pas éprouver, cette gêne mise à part, la moindre trace de mauvaise conscience. Au contraire, ils avaient bien l'estomac un peu lourd, mais le cœur était tout à fait léger. Dans leurs âmes ténébreuses, il y avait soudain une palpitation d'allégresse. Et sur leurs visages flottait une virginale et délicate lueur de bonheur. Sans doute était-ce pour cela qu'ils craignaient de lever les yeux et de se regarder en face.

Mais lorsqu'ils s'y risquèrent ensuite, d'abord à la dérobée, puis tout à fait franchement, ils ne purent s'empêcher de sourire. Ils étaient extraordinairement fiers. Pour la première fois, ils avaient fait quelque chose par amour. (Süskind, 1986 : 279.)

* * *

On constate donc que le registre alimentaire est organisé. Les métaphores n’y sont pas jetées au hasard mais forment ensemble une structure (voir tableau 1)⁸. Sur le plan sémantique, on note d’abord que /nourriture/ et /déchets/ s’opposent l’un à l’autre et constituent des termes contraires. La négation de ces deux termes par Grenouille engendre à son tour deux termes contradictoires /non-nourriture/ et /non-déchet/ : lesquels ont entre eux une relation de contrariété (sub-contrariété). Les termes de ces deux oppositions de contrariété étant posés, le texte s’emploie par la suite à les faire coïncider. On sait que Paris est un magma indiscernable de nourriture et de déchets et que Grenouille survit parce qu’il se refuse à être l’un aussi bien que l’autre.

Tableau 1. Structure du registre alimentaire.



⁸ Les structures ici et ailleurs dans ce texte seront représentées par ce que la sémiotique appelle un *carré sémiotique* (Greimas et Courtés, 1979d : 29–33).

Cette concomitance de la nourriture et du déchet se manifeste sur le plan spatial : le marché de Paris jouxte le cimetière ; le poisson est pêché dans l'égout de la Seine. Elle s'exprime également sur le plan temporel : on meurt à la naissance et, si on survit malgré tout, on perd ses dents et ses cheveux avant vingt-cinq ans.

Cette structure du registre alimentaire commande alors chez les sujets une attitude sur les plans affectif (voir tableau 2) et organique (voir tableau 3). On se souvient en effet qu'aimer, c'est manger et que rejeter c'est haïr.

Tableau 2. Structure de l'affectivité.

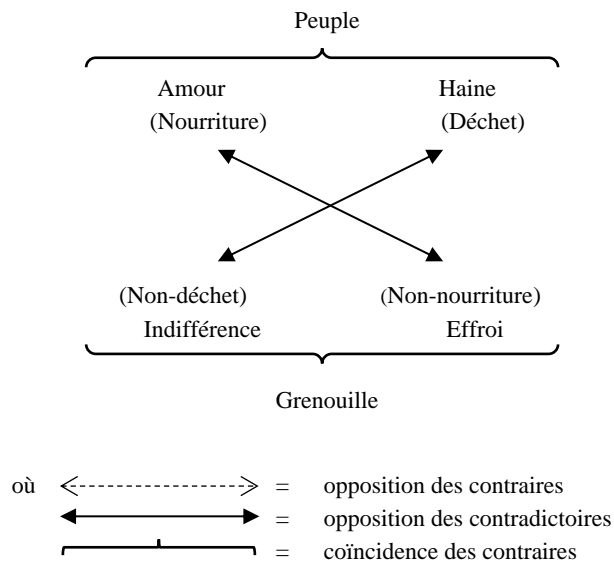
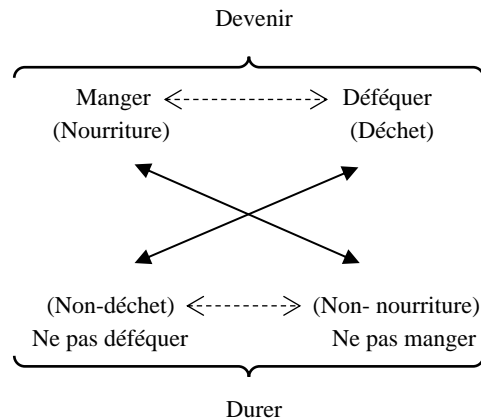


Tableau 3. Structure de la temporalité



Mais nourriture et déchets étant toujours prêts d’être confondus, manger et déféquer n’en sont pas pour autant simultanés. Il y a entre eux un délai, fut-il très court. Ce qui nous fait dire que, dans le registre alimentaire, la vitesse du processus « digestif » renvoie à une conception corruptrice de la temporalité. Dans ce roman, devenir c’est pourrir. Et Grenouille, lui, persiste et dure. Il y a tout lieu de prévoir alors que Grenouille qui s’était contenté dans un premier temps de résister au processus de décomposition par le temps (non-déchet et non-nourriture), va désormais prendre la corruption à rebours et s’engager dans une quête de purification.

Registre olfactif

À l’image du registre alimentaire, le monde des odeurs est chaotique et corrompu. Au commencement, le monde pue. La ville de Paris pue, la société toute entière pue, et Dieu avec :

Les rues puaien le fumier, les arrière-cours puaien l’urine, les cages d’escalier puaien le bois moisi et la crotte de rat, les cuisines le chou pourri et la graisse de mouton ; les pièces d’habitation mal aérées puaien la poussière renfermée, les chambres à coucher puaien les draps graisseux, les courtpointes moites et le remugle âcre des pots de chambre.

[...] Les rivières puait, les places puait, les églises puait, cela puait sous les ponts et dans les palais. Le paysan puait comme le prêtre, le compagnon tout comme l'épouse de son maître-artisan, la noblesse puait du haut jusqu'en bas, et le roi lui-même puait, il puait comme un fauve, et la reine comme une vieille chèvre, été comme hiver. (Süskind, 1986 : 5.)

Pendant des années, Jean-Baptiste Grenouille va faire corps avec cette fange nauséabonde en y constituant dans le désordre, avec son odorat absolu et sa mémoire fabuleuse, une collection colossale mais anarchique de toutes les odeurs :

Entre ce qu'on désigne couramment comme une bonne ou une mauvaise odeur, il ne faisait pas la distinction, pas encore. Il était goulu. L'objectif de ses chasses, c'était tout simplement de s'approprier tout ce que le monde pouvait offrir d'odeurs, et il y mettait comme seule condition que les odeurs fussent nouvelles. L'odeur d'un cheval écumant de sueur avait pour lui autant de prix que le délicat parfum vert de boutons de roses qui se gonflent, la puanteur âcre d'une punaise ne valait pas moins que les effluves d'un rôti de veau farci, embaumant depuis les cuisines de quelque notable. Tout, il dévorait tout, il absorbait tout. (Süskind, 1986 : 43.)

Et cela jusqu'à ce qu'il ait, comme on l'a vu, la révélation du parfum de la jeune fille. Mais globalement son attitude à l'égard du parfum ne se distingue pas essentiellement de celle à l'égard de la nourriture. Il chasse et absorbe tout. Et, dans un cas comme dans l'autre, manger la victime ou s'en approprier le parfum, l'action se solde par la destruction de la proie :

Qu'à l'origine de cette splendeur il y ait eu un meurtre, il n'est pas sûr qu'il en ait été conscient, et cela lui était parfaitement indifférent. L'image de la jeune fille de la rue des Marais, son visage, son corps, il était déjà incapable de s'en souvenir. Car enfin, il avait conservé d'elle et s'était approprié ce qu'elle avait de mieux : le principe de son parfum. (*Ibid.* : 51-52.)

Cette équivalence, l'auteur va la réitérer tout au long du récit dans les opérations techniques de la parfumerie quand Grenouille, penché sur la marmite, observe les fleurs mourir en exhalant leur essence. Pour accéder au parfum des êtres, il doit faire effraction en eux,

abolir leur résistance et dissoudre la gangue dont ils enveloppent et protègent le principe de leur vie :

Grenouille était fasciné par cette opération. Si jamais quelque chose dans sa vie avait provoqué l'enthousiasme – certes pas un enthousiasme visible de l'extérieur : un enthousiasme caché, brûlant comme à flamme froide –, c'était bien ce procédé permettant, avec du feu, de l'eau, de la vapeur et un appareil astucieux, d'arracher aux choses leur âme odorante. Cette âme odorante, l'huile éthérique, était bien ce qu'elles avaient de mieux, c'était tout ce qui l'intéressait en elles. Tout le stupide reliquat, les fleurs, les feuilles, les écorces, les fruits, la couleur, la beauté, la vie et tout le superflu qu'elles comportaient encore, il ne s'en souciait pas. Ce n'était qu'enveloppes et scories. Il fallait s'en débarrasser. (*Ibid.* : 110.)

On comprend alors que le Parfum est l'essence absolument singulière des êtres et que l'extraire équivaut à voler leur âme. Et sans elle, les choses meurent ; elles ne sont plus qu'une écorce vide, un être dépouillé de sa valeur que l'on peut dès lors abandonner avec tous les autres sur un tas d'ordure, basculer dans la fosse commune ou jeter dans la Seine.

Mais ici, en même temps qu'elle est ce qu'il y a de plus essentiel et de plus singulier chez un être, cette odeur est évanescence. Elle se dissipe comme la vie et avec la vie. Elle est l'impermanence même et s'oppose à la coriacité des corps qui l'enferment et qu'il faut vaincre par la ruse ou le savoir technique pour les dissoudre et l'en extraire. Après quoi, il faut encore, pour pérenniser le parfum, le capter et l'enfermer dans l'espace hermétique d'un contenant. On liquéfie donc l'extériorité docile d'un être pour en prélever le principe intérieur et le transférer dans un nouveau corps qui sera réfractaire au passage du temps.

L'odeur, comme la nourriture, est donc soumise au temps et se perd. Mais pas de la même façon : la nourriture se transforme en déchet ; mais le parfum, lui, se dissipe et s'évanouit. Aussi, Grenouille qui résiste au devenir sur le registre alimentaire en accumulant tout sous le couvercle de sa carapace d'insecte, va-t-il, sur le registre olfactif, lui opposer l'étanchéité du flacon. Sa carapace lui permet de s'enrouler autour de la goutte de sang qu'il a prélevée sur sa proie ; le flacon lui permet de conserver en lui l'odeur qu'il a captée sur sa victime. Dans un cas, Grenouille est un insecte-

prédateur ; dans l'autre, il est un parfumeur et/ou un flacon. Dans un cas comme dans l'autre cependant, il est un englobant vide, dur et réfractaire autour d'un englobé précieux et périssable :

Lorsqu'il l'eut sentie au point de la faner, il demeura encore un moment accroupi auprès d'elle pour se ressaisir, car il était plein d'elle à n'en plus pouvoir. Il entendait ne rien renverser de ce parfum. Il fallait d'abord qu'il referme en lui toutes les cloisons étanches. Puis il se leva et souffla la bougie. (Süskind, 1986 : 50.)

C'est pourquoi Grenouille n'a pas d'odeur. Il n'a pas d'odeur parce que cette dernière étant chez le commun la signature inconsciente de leur présence, il dissimule la sienne, la retient, tantôt pour l'avantage de l'ubiquité qu'elle procure au prédateur, tantôt parce qu'à l'intérieur de cette armure olfactive il peut tout aspirer et ne rien donner en retour. Il n'a pas d'odeur parce que son âme vide n'est que calcul et vigilance. Sur le registre alimentaire, il dévore mais n'est pas mangeable ; sur le registre olfactif, il aspire tout mais n'a pas d'odeur. Il prend tout et ne donne rien.

* * *

Là s'arrêtent les similitudes entre les registres alimentaire et olfactif. L'expérience du parfum de la jeune fille rousse a introduit en effet dans le monde de Grenouille quelque chose qui est transcendant à l'univers des nourritures et des corps et dont l'absolue singularité esthétique résonne comme un coup de tonnerre dans la prolifération oppressante des odeurs. Il y a tout à coup un salut possible dans l'indifférenciation nauséuse de l'immanence. Le parfum appartient au domaine de l'âme et la multitude des odeurs caractérise les corps. Aussi, toute l'entreprise de la parfumerie consistera-t-elle pour Grenouille à séparer l'âme de ce corps par distillation, purification, enflourage, à détacher le principe ou l'essence de sa gangue immanente et à ensuite la pérenniser avant qu'elle ne se dissipe. Tout le reste est contingence, déchet et carcasse que l'on peut retourner derechef au flux du devenir dans la Seine :

En mélangeant à l'alcool ses poudres odorantes et en transférant ainsi leur parfum à un liquide évanescent, il avait affranchi le parfum de la matière, il avait spiritualisé le

parfum, il avait inventé l'odeur pure, bref, il avait créé ce qu'on appelle le parfum. [...] Un acte véritablement prométhéen ! (Süskind, 1986 : 63.)

De là, l'introduction dans l'univers de Grenouille, à travers cette expérience esthétique, d'un point fixe, d'un étalon de mesure transcendant la relativité de l'expérience et à partir duquel il va pouvoir séparer la puanteur de la fragrance et ordonner ce qui n'était jusqu'ici que chaos. Sa vie cesse alors d'être pure mémoire des expériences sensibles qu'il a accumulées en lui et devient architecture, hiérarchie et cosmos :

Ce parfum unique était le principe supérieur sur le modèle duquel devaient s'ordonner tous les autres. Il était la beauté pure. [...] Pour Grenouille, il fut clair que, sans la possession de ce parfum, sa vie n'avait plus de sens. [...] Ce parfum apothéotique, il entendait en laisser l'empreinte, comme avec un cachet, dans le fouillis de son âme noire, puis l'étudier minutieusement et dès lors se conformer aux structures internes de cette formule magique pour diriger sa pensée, sa vie, son odorat. (*Ibid.* : 48).

C'est pourquoi le vocabulaire de la parfumerie qui est convoqué pour évoquer cette transcendance est emprunté à la spiritualité, voire carrément à la métaphysique. Les différentes techniques d'extraction du parfum visent à atteindre, au travers la gangue contingente des êtres, une « essence pure », un « principe », une « âme odorante », pour « l'affranchir de la matière ». Cette âme, une fois subtilisée aux êtres, peut ensuite être encapsulée et ressuscitée à loisir par le pouvoir démiurgique du parfumeur :

Sous le nez de Grenouille, l'ouvrier-boursier, surgissant de l'esprit-de-vin, ressuscita olfactivement d'entre les morts et se mit à flotter là, dans l'espace, défiguré, bien sûr, par cette curieuse méthode de reproduction et par les nombreux miasmes de sa maladie, mais fort reconnaissable par le profil individuel de son odeur. (*Ibid.* : 208.)

Cette âme odorante et évanescence qui est donnée aux vivants par Dieu, Grenouille qui est vide et indifférent au temps comme une tombe, va la recueillir en lui, combler son vide et usurper ainsi la prérogative divine :

L'étincelle divine que les autres hommes reçoivent tout bonnement au berceau et dont il était seul dépourvu, il l'avait conquise de haute lutte avec une infinie subtilité. Plus encore ! Il l'avait fait jaillir lui-même et en lui-même. Il était plus grand encore que Prométhée. Il s'était créé une aura plus radieuse et plus efficace que personne n'en avait possédé avant lui. Et il ne la devait à personne, à aucun père, à aucune mère, et moins encore à quelque dieu bienveillant, il ne la devait à personne qu'à lui-même. Il était de fait son propre dieu, et un dieu plus glorieux que ce dieu puant l'encens qui habitait les églises. (*Ibid.* : 264.)

* * *

À la différence aussi du registre alimentaire, l'odeur est marquée au sceau de l'ubiquité. La nourriture est là devant soi, offerte à la saisie par le regard⁹, et on peut la faire passer en soi en la consommant. La nourriture reste l'objet d'un choix et d'un calcul. On peut la guetter et l'absorber comme Grenouille, prédateur sur sa branche ; ou s'en priver, comme Grenouille ascète dans sa caverne. Et, de la bouche qui l'absorbe, à l'anus qui en dispose, la nourriture reste captive du cycle de la consommation. On sait où est le marché des Halles, le cimetière des Innocents et la Seine.

Mais il n'en est pas de même pour les odeurs parce qu'elles sont partout. Elles nous enveloppent, nous pénètrent, elles émanent de nos corps. Elles sont omniprésentes, oppressantes même, et saturent l'air de la ville comme de la campagne. Où que l'on soit, il est absolument impossible de s'y soustraire. Les odeurs traversent la ville, franchissent les murailles. Elles émanent du dedans des êtres comme la signature inconsciente et infaillible de leur présence ; et elles s'insinuent en nous du dehors vers le dedans comme leur empreinte irrésistible. À l'exception de Grenouille, tous les êtres sentent quelque chose. Aussi, la puanteur généralisée de Paris n'est-elle que la manifestation de la pourriture morale des uns et des autres ; et le parfum, la marque singulière de ceux qui conservent encore quelque innocence. L'odeur agit en quelque sorte comme l'enseigne de leur valeur. Ils sentent bons quand ils sont attirants ; ils sentent mauvais

⁹ Le récit souligne d'ailleurs que Grenouille n'y voit guère et qu'il s'oriente dans l'espace avec son odorat.

quand ils sont repoussants. Ils sentent le caramel comme les nouveau-nés quand ils sont bons à manger ; ils sentent le sperme quand ils sont bons à baiser. Dans tous les cas cependant, ils sont consommés ; c'est-à-dire que, passé le moment de leur utilité ou de leur valeur, ils disparaissent et deviennent un déchet bon pour le dépotoir, le cimetière, la Seine ou la potence. Et cette valeur même est périssable : les enfants grandissent, les jeunes filles en fleurs se fanent et portent des fruits. Tôt ou tard, nous sentons tous le fromage et le jus d'oignon par le seul fait qu'en passant, le temps corrompt nos âmes et nos corps.

Parce que les odeurs appartiennent au domaine des passions et qu'elles déjouent les calculs que peut lui opposer la carapace de l'intelligence, elles agissent sur les êtres à leur insu. C'est inconsciemment que les êtres sont mis en branle et ressentent tout à coup, pour leur semblable, désir, amour, répulsion, méfiance ou même pitié. Mu par le parfum, l'individu n'est plus alors le sujet de son intelligence mais l'objet de sa passion :

L'évidence du parfum possède une conviction irrésistible, elle pénètre en nous comme dans nos poumons l'air que nous respirons, elle nous emplit, nous remplit complètement, il n'y a pas moyen de se défendre contre elle. (Süskind, 1986 : 95.)

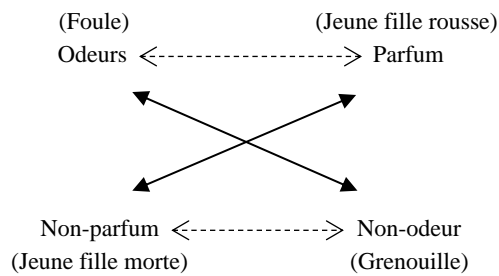
Car les hommes pouvaient fermer les yeux devant la grandeur, devant l'horreur, devant la beauté, et ils pouvaient ne pas prêter l'oreille à des mélodies ou à des paroles enjôleuses. Mais ils ne pouvaient se soustraire à l'odeur. Car l'odeur était sœur de la respiration. Elle pénétrait dans les hommes en même temps que celle-ci ; ils ne pouvaient se défendre d'elle, s'ils voulaient vivre. Et l'odeur pénétrait directement en eux jusqu'à leur cœur, et elle y décidait catégoriquement de l'inclination et du mépris, du dégoût et du désir, de l'amour et de la haine. Qui maîtrisait les odeurs maîtrisait le cœur des hommes. (*Ibid.* : 153.)

C'est pourquoi Grenouille qui avait toujours été en retrait du monde dont il pouvait à loisir observer les passions avec un œil cynique et calculateur et qui collectionnait pour lui-même les odeurs avec la froide indifférence du chasseur qui accroche les proies dans son garde-manger, sera-t-il littéralement saisi par le parfum de la jeune fille. Sa carapace d'insecte qui l'avait protégé jusque-là de toutes agressions extérieures n'y fera rien. De prédateur, il devient la

proie d'une passion qui va désormais mobiliser toute sa vie. Lui qui n'avait jamais été aimé, pas plus qu'il n'avait aimé, est amoureux. Il aime – il aime une odeur certes et non pas une personne – et il va vouloir être aimé à son tour. C'est pourquoi il deviendra parfumeur.

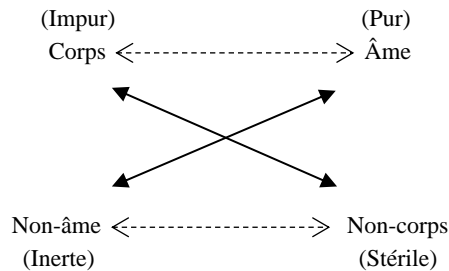
À ce stade de l'analyse, on schématisera ainsi la structure du registre olfactif (tableau 4) :

Tableau 4. Structure du registre olfactif



Dans la mesure où le monde olfactif est la représentation métaphorique d'une opposition entre l'âme et le corps, entre la transcendance et l'immanence, cette structure est redoublée par une autre qui nous servira tantôt de porte d'entrée dans le registre religieux (tableau 5) :

Tableau 5. Structure de l'anthropologie.



* * *

Devenir parfumeur, c'est donc, pour Grenouille qui n'a pas d'odeur, remplir le vide de son âme, surmonter son invisibilité et se donner une existence sociale. À sa naissance, il n'était que cette chose sans nom qui, d'entre les jambes de la poissonnière, est tombée sur un tas d'immondices où, en toute logique, il aurait dû disparaître. Mais il a survécu ; il a survécu bon an mal an jusqu'à ce que l'expérience du parfum de la jeune fille ouvre dans le monde un espace esthétique. Désormais le monde qui n'avait été jusque là qu'une bouillie olfactive est traversé par une axiologie qui le polarise, qui distribue l'univers entre le beau et le laid et introduit en lui le vecteur d'une quête subjective. Grenouille n'était qu'une bête à l'affût ; il est maintenant un sujet désirant.

Du même coup, Grenouille qui prospérait comme une bactérie dans son bouillon de culture est-il lui-même happé par le clivage esthétique du monde. Grenouille va vouloir exister autrement que comme cet avorton sanguinolent de chair, ce crapaud dont le patronyme l'avait situé à l'écart du genre humain. De sous-humain qu'il était, il va vouloir devenir un surhumain.

Or, comme, on le verra dans la scène conclusive du roman, s'arracher ainsi à la pourriture non-comestible de sa naissance sous un étal de poisson c'est, du même coup, devenir mangeable à son tour. Dès lors que l'on sent bon, on suscite l'appétit de notre prochain et on entre dans l'arène de toutes les violences sociales.

Parce que la parfumerie n'est pas seulement une activité contemplative et spirituelle. Elle repose en effet, comme on l'a vu, sur le fait que l'on arrache l'âme olfactive des êtres faibles pour l'offrir aux puissants. Ce n'est pas pour rien que Paris et que Dieu tout ensemble puent et que, l'un comme l'autre, doivent se cacher derrière le faux-semblant d'un parfum volé à d'autres. L'auteur ne cache jamais la mortalité infantile, la violence des orphelinats, l'espérance de vie des adolescents qui travaillent dans les tanneries, l'exploitation généralisée et cynique des uns par les autres. Quand le parfum a été extrait des uns comme on prélève la force de travail chez les autres, des êtres s'enrichissent et d'autres meurent. Le registre alimentaire n'est au fond que la métaphore d'un univers de prédation généralisée. On mange et/ou on est mangé. Paris est un ventre immense avec une extrémité la bouche insatiable des

puissants et à l'autre la déjection des faibles jetés au cimetière ou dans la Seine.

Dans ce contexte, le parfum est utilisé comme un artefact qui donne bonne bouche à cette violence et un leurre qui permet de redoubler cette dernière en masquant la cupidité des puissants dans leur approche des proies. Grenouille n'est au fond que le révélateur de sa société et un scélérat comme son époque en a connu beaucoup d'autres. Les puissants thésaurisent et accumulent ce que les faibles dispensent à la volée : leur vie, leur parfum, leur beauté, leur travail. Ce faisant, le parfum qui est parfum pour autant justement qu'il se perd et s'évanouit, devient-il dans le flacon du parfumeur objet de thésaurisation et s'en trouve ainsi radicalement dénaturé. D'émanation spontanée d'un être, la parfumerie transforme une essence singulière en une projection délibérée d'un paraître. Toute la scène sociale devenant dès lors une mascarade derrière laquelle on peut cacher l'ascension prédatrice des uns et la déchéance impuissante des autres.

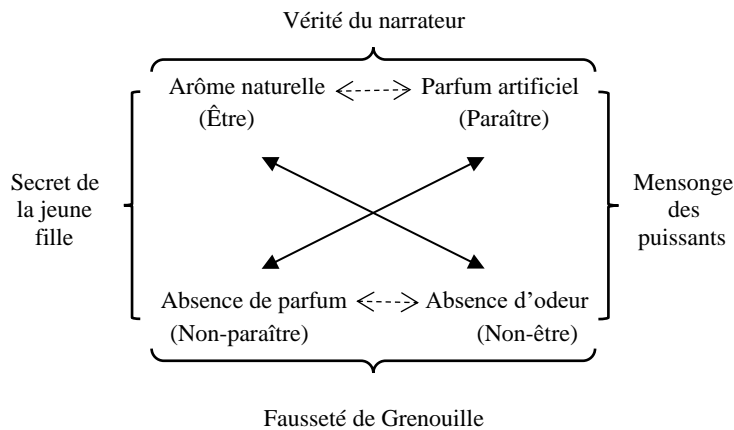
Toutes les techniques de parfumerie appartiennent en effet aux innombrables formes de violence exercée sur les êtres pour prélever et s'approprier ce qu'ils ont de précieux : qui la force de travail, leur beauté, leur jeunesse, leur arôme :

Ces plus nobles des fleurs ne se laissaient pas tout bonnement arracher leur âme, il fallait littéralement la leur soustraire par ruse et par flatterie. Dans un local réservé à leur enfleurage, on les répandait sur des plaques de verre enduites de graisse froide, ou bien on les enveloppait mollement dans des linges imprégnés d'huile, et il fallait qu'elles y meurent en s'endormant doucement. (Süskind, 1986 : 198.)

En l'occurrence, la parfumerie extrayant l'arôme d'êtres innocents permet de produire un artefact, un paraître qui masque l'odeur véritable des gens qui ont acquis les moyens de se l'offrir. Pour Baldini, le maître-parfumeur chez qui Grenouille est entré comme apprenti, la parfumerie n'est pas une fin esthétique poursuivie pour elle-même mais une affaire de gros sous et un moyen d'ascension sociale. Aux classes des puissants et des nantis, ils offrent un faux-semblant derrière lequel ils peuvent voiler leur avidité. Les innocents exhalent un arôme ; eux, les coupables le prennent et s'en font un parfum.

La société est alors une gigantesque mascarade dont Grenouille n'est pas dupe. Sous les parfums qu'il prépare, il peut encore déceler la puanteur des corps et ne se fait aucune illusion sur la motivation des maîtres. Tous ceux qui leur sont subordonnés ne sont que des moyens, des outils qu'ils peuvent rejeter sur la pile d'immondices quand ils ont perdu leur utilité. Il sert des maîtres ; mais eux ne savent pas qu'en retour il se sert aussi d'eux. D'ailleurs, une fois leur utilité passée, ils meurent tous¹⁰. On peut dès lors caractériser formellement le jeu entre l'être et le paraître auquel sert le parfum (tableau 6).

Tableau 6. Structure de la véridiction



Paraître	+	Être	=	Vérité
Paraître	+	Non-être	=	Mensonge
Non-paraître	+	Non-être	=	Fausseté
Non-paraître	+	Être	=	Secret

¹⁰ Après que le tanneur Grimal eut vendu Grenouille à Baldini, il meurt noyé dans la Seine ; après le départ de Grenouille, Baldini et son atelier disparaissent à leur tour dans la Seine ; on ne retrouve pas le corps du marquis de Taillade-Espinasse dans la montagne ; et Drouot, le contremaître de Grasse, meurt sur la potence.

Registre religieux

On a déjà souligné l'abondance des signifiants religieux dans ce roman. Mais à l'analyse, il faut constater que ces matériaux n'arrivent pas fortuitement dans le texte et qu'ils viennent accompagnés par des signifiants propres à la tradition chrétienne. En sorte que, pour reprendre notre comparaison architecturale, ce n'est pas une simple pierre qui est recueillie ici par le maçon, c'est une partie de l'édifice – toute la façade du temple, par exemple ou le portail ou l'abside –, qui a été prélevée et intégrée dans l'édifice nouveau du roman ; partie où tout un chacun peut maintenant déceler des formes plus vastes et familières dans le contexte du judéo-christianisme. On découvre peu à peu que toute la trajectoire narrative de Grenouille s'articule autour des péripéties d'une quête mystique : récit de conversion, retraite ascétique et épisodes sacrificiels. Nous procéderons en suivant l'ordre du récit.

Un récit de conversion

Qu'est-ce qu'un récit de conversion ? Sur le plan narratif, un tel récit se caractérise par une transformation modale du sujet et une réorganisation axiologique de son monde. On constate que le sujet, sur le coup d'une révélation, ou bien change de trajectoire narrative pour poursuivre des valeurs nouvelles ; ou bien, passe d'un état de latence et d'indifférence à un état de mobilisation intérieure dans la poursuite d'un objet devenu tout à coup désirable.

S'agissant de Grenouille, on se souvient que, condamné au dénuement et à la privation, il est aussi caractérisé par une résilience extrême, absorbant sans discrimination tout ce qui passe à sa portée, nourritures aussi bien qu'odeurs. Il alterne ainsi de l'état de vigilance du prédateur rôdant dans les rues de Paris à celui de contentement quand, repu et bienheureux, il revient s'affaler sur sa couche. Vide ou plein, vigilance ou sommeil, il n'y a pas d'états intermédiaires.

Or la découverte du parfum introduit en lui une médiation entre ces deux états : une médiation axiologique d'abord ; une médiation technique ensuite. Entre le vide et le plein, quelque chose d'autre apparaît. Il ne peut plus se bâfrer avec n'importe quoi, en sorte que

le vide en lui cesse d'être simplement un manque organique pour devenir un désarroi affectif :

Il s'apprêtait déjà à tourner le dos à cet ennuyeux spectacle pour rentrer en suivant la galerie du Louvre, lorsque le vent lui apporta quelque chose : quelque chose de minuscule, d'à peine perceptible, une miette infime, un atome d'odeur et même moins encore, plutôt le pressentiment d'un parfum qu'un parfum réel, et pourtant en même temps le pressentiment infaillible de quelque chose qu'il n'avait jamais senti. [...] Grenouille était à la torture. Pour la première fois, ce n'était pas seulement l'avidité de son caractère qui était blessée, c'était effectivement son cœur qui souffrait. Il avait l'étrange prescience que ce parfum était la clef de l'ordre régissant tous les autres parfums et qu'on ne comprenait rien aux parfums si l'on ne comprenait pas celui-là ; et lui, Grenouille, allait gâcher sa vie s'il ne parvenait pas à le posséder. Il fallait qu'il l'ait, non pour le simple plaisir de posséder, mais pour assurer la tranquillité de son cœur. (Süskind, 1986 : 44-45.)

Et puis, si tant est qu'il recherche désormais *cela* à l'exclusion de tout le reste, il devra aussi acquérir un savoir technique lui permettant de le retrouver ou de le recréer. Il ne pourra plus aller indifféremment et directement à la satiété. L'absence ouvrant un espace dont il n'avait jamais fait l'expérience, il ne pourra le traverser sans acquérir le /savoir-faire/ nécessaire à sa quête :

Il avait trouvé la boussole de sa vie à venir. Et comme tous les scélérats de génie à qui un événement extérieur trace une voie droite dans le chaos de leur âme, Grenouille ne dévia plus de l'axe qu'il croyait avoir trouvé à son destin. Il comprenait maintenant clairement pourquoi il s'était cramponné à la vie avec autant d'obstination et d'acharnement : il fallait qu'il soit un créateur de parfums. Et pas n'importe lequel. Le plus grand parfumeur de tous les temps. (*Ibid.* : 51.)

Corrélativement à la transformation de l'état subjectif, on voit apparaître dans le monde un clivage entre ce qui est désirable et ce qui répugne. Jusqu'à l'expérience du parfum de la jeune fille, Grenouille vivait le monde olfactif sur le mode de l'accumulation. À partir de là, il y aura hiérarchisation de celui-ci. D'essence plus subtile et aérienne, le parfum apparaît tout d'abord parmi les odeurs

de la foule ; puis, se détachant de celles-ci, il engendre une hétérogénéisation de l'expérience, un point fixe qui va guider la vie de Grenouille et ordonner le chaos de son monde olfactif :

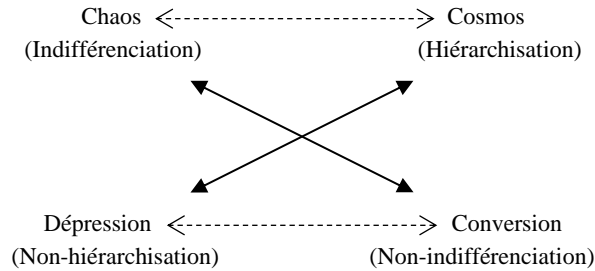
Pour Grenouille, il fut clair que, sans la possession de ce parfum, sa vie n'avait plus de sens. Il fallait qu'il le connaisse jusque dans le plus petit détail, jusque dans la dernière et la plus délicate de ses ramifications ; le souvenir complexe qu'il pourrait en garder ne pouvait suffire. Ce parfum apothéotique, il entendait en laisser l'empreinte, comme avec un cachet, dans le fouillis de son âme noire, puis l'étudier minutieusement et dès lors se conformer aux structures internes de cette formule magique pour diriger sa pensée, sa vie, son odorat. (*Ibid.* : 47-48).

Grenouille qui avait été jusque là trimballé au gré des circonstances, prend sa vie en main et va mettre toutes ses ressources au service de sa quête :

Cette nuit-là, son réduit lui sembla un palais, et son bat-flanc un lit à baldaquin. Ce qu'était le bonheur, la vie ne le lui avait pas appris jusque-là. Tout au plus connaissait-il de très rares états de morne contentement. Mais à présent, il tremblait de bonheur et ne pouvait dormir tant était grande sa félicité. Il avait l'impression de naître une seconde fois, ou plutôt non, pour la première fois, car jusque-là il n'avait existé que de façon purement animale, en n'ayant de lui-même qu'une connaissance extrêmement nébuleuse. A dater de ce jour, en revanche, il lui semblait savoir enfin qui il était vraiment : en l'occurrence, rien de moins qu'un génie ; et que sa vie avait un sens et un but et une fin et une mission transcendante. (Süskind, 1986 : 50.)

On schématisera ainsi la transformation que provoque l'épisode de conversion (tableau 7) :

Tableau 7. Structure de la conversion



Un récit de conversion n'est pas nécessairement religieux. En elle-même, la conversion ne dit rien des valeurs mises en jeu dans la transformation du sujet et du monde. Dans le cas qui nous intéresse, elle l'est dans la mesure où le parfum, qui est une métaphore de l'âme et du domaine spirituel, en est l'enjeu. La hiérarchisation et la différenciation des valeurs que la conversion opère et qui va mettre en route la quête de Grenouille va opposer, derrière le monde des odeurs, l'impureté des corps vieillissants et la pureté des âmes jeunes. Car les corps puent et les âmes embaument. C'est là ce qui nous avons déjà repéré dans le registre olfactif (cf. Süskind, 1986 : 22).

La phase ascétique

À la hiérarchisation des valeurs va donc succéder le travail de séparation entre ce qui est précieux et ce qui ne l'est pas. C'est pourquoi Grenouille va fuir les villes et se retirer dans la solitude du Massif central pour purger le monde de ses mauvaises odeurs et préparer la châsse dans laquelle il va sertir son Grand Œuvre olfactif. Aussi, avant d'être le flacon dans lequel il pourra marier les essences et en sceller le précieux mélange, doit-il être l'alambic qui distille la senteur du monde et en recueille l'élixir :

Et il fuyait plus loin, réagissant de plus en plus vivement à l'odeur toujours plus rare des hommes. Son nez le conduisit ainsi dans des contrées de plus en plus reculées, l'éloignant

de plus en plus des hommes et le tirant de plus en plus puissamment vers le pôle magnétique de la plus grande solitude possible. [...] Ce pôle, le point qui dans tout le royaume était le plus loin des hommes, se trouvait dans le Massif central, en Auvergne, à cinq journées de marche environ au sud de Clermont, au sommet d'un volcan de deux mille mètres appelé le Plomb du Cantal. (Süskind, 1986 : 133.)

La solitude et les privations de toutes sortes auxquelles Grenouille se soumet pour mener à terme sa recherche d'absolu se comparent ainsi à toutes les formes d'ascétisme érémitique. Les termes pour décrire sa retraite sont explicites :

[En pénétrant tout au fond de la caverne], il se sentit intimidé par une sorte de terreur sacrée. Il étendit soigneusement sur le sol sa couverture de cheval, comme s'il drapait un autel, et s'y coucha. Il se sentait divinement bien. Dans la montagne la plus solitaire de France, à cinquante mètres sous terre, c'était comme s'il gisait dans sa propre tombe. (*Ibid.* : 152.)

Cependant, Grenouille ne recherche pas Dieu ; il ne fait pas le vide autour de lui pour ménager une place à l'Autre. C'est à son propre règne qu'il travaille :

On connaît des gens qui cherchent la solitude : pénitents, malheureux, saints ou prophètes. [...] En agissant ainsi, ils sont persuadés de mener une vie qui complait à Dieu. [...] Rien de tout cela n'avait à voir avec Grenouille. Il n'avait pas la moindre intention qui concernât Dieu. Il ne faisait pas pénitence et n'attendait nulle inspiration qui vînt d'en haut. C'est uniquement pour son propre plaisir personnel qu'il avait fait retraite, uniquement pour être plus proche de lui-même. Il baignait dans sa propre existence, que rien ne distrairait plus d'elle-même, et il trouvait cela magnifique. Il gisait comme son propre cadavre dans cette crypte rocheuse, c'est à peine s'il respirait, à peine si son cœur battait encore... et il vivait pourtant avec une intensité et dans des débordements comme jamais viveur n'en connut de tels dans le monde extérieur. (Süskind, 1986 : 153.)

S'il fait retraite au fin fond de lui-même et au plus secret de sa citadelle intérieure, c'est pour s'installer, lui, aux commandes d'une colossale récréation de l'univers. Dieu qui pue a mal fait le monde.

Grenouille va le refaire à sa place. On a déjà vu plus haut dans notre analyse des matériaux religieux (cf. *ibid.* : 6) comment la paraphrase du récit de la Genèse affleure un peu partout dans cet épisode. Si les signifiants sont reconnaissables, c'est que la forme entière du récit de création est décelable dans l'arrangement des matériaux entre eux. Au-delà du récit spécifiquement judéo-chrétien, on reconnaît même la morphologie générale des récits de création où, à partir d'un principe organisateur, nous passons de *chaos* à *cosmos* :

Oui ! C'était là son royaume ! [...] Et maintenant qu'étaient extirpées les affreuses puanteurs du passé, il voulait que cela sente bon dans son royaume. Et il allait à grands pas puissants par les campagnes en jachère et y semait des parfums d'espèces les plus diverses, tantôt avec largesse, tantôt avec parcimonie, sur d'immenses plantations ou de petites plates-bandes intimes, jetant les graines à pleines poignées ou bien les enfouissant une à une en des endroits précisément choisis. [...] Et quand il voyait que c'était bien, et que le pays tout entier était imprégné de sa divine semence de Grenouille, alors le grand Grenouille faisait tomber une pluie d'esprit-de-vin, douce et régulière, et tout se mettait partout à germer et à verdoyer et à pousser, que cela vous réjouissait le cœur. [...] Alors le Grand Grenouille ordonnait à la pluie de cesser. Et elle cessait. Et il envoyait sur le pays le doux soleil de son sourire, et d'un seul coup éclatait la splendeur de ces milliards de fleurs, d'un bout à l'autre du royaume, tissant un seul tapis multicolore, fait de myriades de corolles aux parfums délicieux. Et le Grand Grenouille voyait que c'était bien, très, très bien. Et il soufflait sur le pays le vent de son haleine. Et les fleurs, caressées, exhalaient leurs senteurs et, mêlant leurs myriades de parfums, en faisaient un seul parfum, changeant sans cesse et pourtant sans cesse uni, un parfum universel d'adoration qu'elles adressaient à lui, le Grand, l'Unique, le Magnifique Grenouille ; et lui, trônant sur un nuage à l'odeur d'or, aspirait à nouveau en retour, la narine dilatée, et l'odeur de l'offrande lui était agréable. Et il condescendait à bénir plusieurs fois sa création, ce dont celle-ci lui rendait grâce par des hymnes de joie et de jubilation et derechef en faisant monter vers lui des vagues de magnifiques parfums. [...] Las de ses tâches divines de création et de représentation, le Grand Grenouille avait soif de joies domestiques. (Süskind, 1986 : 141–142.)

Mais son entreprise ascétique va déboucher sur un échec. Il s'avère que Grenouille n'ayant pas d'odeur, le centre de cette création olfactive est vide et que l'édifice de sa création ne repose sur rien ; c'est-à-dire qu'elle est, elle aussi, un pur paraître en tout point comparable au mensonge des riches et des puissants :

La catastrophe ne fut pas un tremblement de terre, ni un incendie de forêt, ni un glissement de terrain, ni un éboulement souterrain. Ce ne fut nullement une catastrophe extérieure, mais une catastrophe intérieure, et du coup particulièrement douloureuse, car elle bloqua la voie de repli qu'affectionnait Grenouille. Elle se produisit pendant son sommeil. Ou mieux, en rêve. Ou plutôt, en-rêve-dans-son-sommeil-dans-son-cœur-dans-son-imagination.

Il était couché sur le canapé du salon pourpre et dormait. [...] Il eut alors le sentiment de se trouver au milieu d'un marécage d'où montait le brouillard. [...] S'il ne voulait pas étouffer, il fallait qu'il respire ce brouillard. Et ce brouillard était, on l'a dit, une odeur. [...] Or, ce qui était atroce, c'est que Grenouille, bien qu'il sût que cette odeur était son odeur, ne pouvait la sentir. Complètement noyé dans lui-même, il ne pouvait absolument pas se sentir. (*Ibid.* : 149.)

Il faut se rappeler que la figure du vide ici n'est pas nouvelle. Elle est centrale en effet sur le registre alimentaire. Elle y renvoie à l'avidité prédatrice de Grenouille, toujours affamé, toujours à l'affût, au vide qui le tenaille et auquel doit succéder la satiété de l'insecte enroulée autour de sa goutte de sang. Mais ce plein de l'animal repu, il ne le tient jamais de lui-même.

Par ailleurs, sur le registre olfactif, la figure du vide ne vise pas tant cette fois l'intériorité de Grenouille que le trou qu'il creuse dans la socialité par son absence d'odeur. Il suscite un indéfinissable malaise chez tous les êtres qu'il côtoie depuis son enfance dans la mesure où sa présence est confusément ressentie comme un gouffre :

Elle ne voyait pas Grenouille. Mais elle éprouvait une angoisse, un étrange frisson, comme on en ressent lorsqu'on est repris d'une peur ancienne dont on s'était défait. Elle avait l'impression qu'il passait derrière son dos un courant d'air froid, comme si quelqu'un avait poussé une porte donnant sur une cave gigantesque et froide. (Süskind, 1986 : 49.)

Tout jeune déjà, il s'était habitué à ce que les gens ne le remarquent pas, non par mépris (comme il l'avait cru à un certain moment), mais parce que rien ne les avertissait de son existence. [...] Ce n'est que quand il heurtait quelqu'un de front, dans la foule ou à un coin de rue, qu'il était brièvement perçu : et c'est généralement avec effroi que l'autre se jetait en arrière, puis regardait fixement Grenouille pendant quelques secondes, comme s'il était en face d'un être qui n'aurait pas vraiment dû exister ; un être qui, quoique indéniablement là, d'une certaine façon n'était pas présent. (*Ibid.* : 169.)

Il n'est donc pas fortuit que sa construction esthétique s'effondre parce qu'édifiée sur le vide de sa présence et qu'il faille instamment en combler le trou. L'échec de cette entreprise ascétique est d'ailleurs tout à fait conforme à la logique des récits cosmogoniques. Car c'est à partir d'un plein, c'est-à-dire de l'invariance absolue d'un centre que le monde peut être engendré. Cette invariance permet d'établir un point fixe, une jauge, un prototype et de fonder par conséquent ce qui vient après elle. Cet absolu posé, le relatif – c'est-à-dire ce qui est relatif à lui – peut alors en procéder :

La manifestation du sacré fonde ontologiquement le Monde. Dans l'étendue homogène et infinie, où aucun point de repère n'est possible, dans laquelle aucune *orientation* ne peut s'effectuer, la hiérophanie révèle un « point fixe » absolu, un « Centre ».

On voit donc dans quelle mesure la découverte, c'est-à-dire la révélation, de l'espace sacré a une valeur existentielle pour l'homme religieux : rien ne peut commencer, *se faire*, sans une orientation préalable, et toute orientation implique l'acquisition d'un point fixe. Pour cette raison l'homme religieux s'est efforcé de vivre au « Centre du Monde ». *Pour vivre dans le monde*, il faut le *fonder*, et aucun monde ne peut naître dans le « chaos » de l'homogénéité et de la relativité de l'espace profane. La découverte ou la projection d'un point fixe – le « Centre – équivaut à la Création du Monde ». (Eliade, 1972 : 22.)

C'est pourquoi Grenouille va interrompre sa retraite ascétique et se mettre en quête d'un parfum pour lui-même. Un parfum absolu qui non seulement lui donne une existence sociale – lui qui n'en avait pas – mais qui le rende aussi et surtout infiniment aimable et désirable, comme le vrai Dieu de la mystique, et qui l'habilite ce

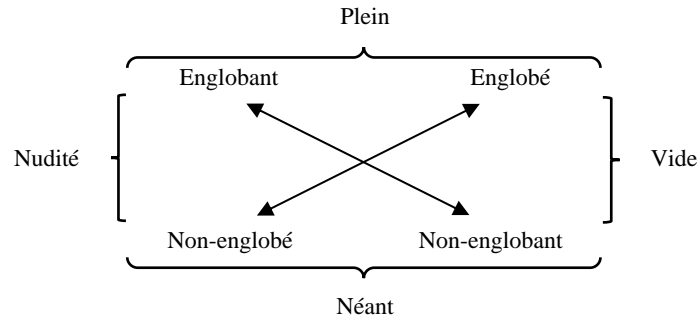
faisant à réintégrer le foyer non plus d'une création imaginaire mais à régner sur l'humanité réelle :

Oui, il faudrait qu'ils l'aiment, lorsqu'ils seraient sous le charme de son parfum ; non seulement qu'ils l'acceptent comme l'un des leurs, mais qu'ils l'aiment jusqu'à la folie, jusqu'au sacrifice de soi, qu'ils frémissent de ravissement, qu'ils crient, qu'ils pleurent de volupté, sans savoir pourquoi, il faudrait qu'ils tombent à genoux comme à l'odeur de l'encens froid de Dieu, dès qu'ils le sentiraient, lui, Grenouille ! Il entendait être le Dieu tout-puissant du parfum, comme il l'avait été dans ses rêveries, mais que cette toute-puissance s'exerce dorénavant dans le monde réel et sur des êtres humains réels. Et il savait que cela était en son pouvoir. (Süskind, 1986 : 173.)

Dans la mesure où l'entreprise ascétique de Grenouille vise à créer, à l'échelle cosmique, une symphonie olfactive, elle repose comme nous l'avons vu plus haut (cf. *ibid.* : 26) sur l'opposition structurelle entre le *cosmos* et le *chaos*.

L'échec de cette entreprise révèle à son tour, comme on vient de le voir, l'existence d'une seconde opposition catégorielle qui la surdétermine sur les registres alimentaire et olfactif. Dans le premier, la structure détermine l'opposition entre le vide et le plein, entre la faim et la satiété du prédateur ; dans la seconde, elle renvoie à l'opposition entre l'existence inodore de Grenouille – c'est-à-dire le désamour dont il est l'objet – et la plénitude de la présence infiniment aimable de la jeune fille aux abricots. Ce jeu entre le plein et le vide repose sur la combinatoire plus abstraite de la catégorie englobé/englobant (voir tableau 8).

Tableau 8. Structure de la prédation



Englobé	+	Englobant	=	Plein (satiété du prédateur)
Non-englobé	+	Englobant	=	Vide (faim du prédateur)
Englobé	+	Non-englobant	=	Nudité (vulnérabilité de la proie)
Non-englobé	+	Non-englobant	=	Néant (proie morte)

Un premier sacrifice manqué

Pour Grenouille, il s'agit donc de combler un trou. Le trou au centre de sa symphonie olfactive qui est en même temps aussi celui de son inexistence pour l'humanité. Pour ce faire, Grenouille se rend dans la ville de Grasse pour y élaborer pour lui-même un parfum absolu. Or le prélèvement des essences nécessaires à sa confection implique qu'il en détruit le substrat vivant – tantôt des fleurs comme dans l'atelier de Baldini à Paris, maintenant des adolescentes sélectionnées pour leur beauté et leur fraîcheur. Dans la mesure où ces essences précieuses sont périssables et promises tôt ou tard à rancir avec l'avilissement des corps, elles doivent être extraites des êtres à un moment très précis alors que les jeunes filles sont en fleurs et n'ont pas encore porté de fruit. Ainsi, leur mort est-elle inévitable puisqu'il s'agit de s'approprier ce qui est absolument singulier et vital chez elles : leur parfum, c'est-à-dire leur âme. Et pour ce faire, Grenouille va commettre une série de meurtres. Du point de vue de

l'auteur en effet, il ne fait aucun doute que Grenouille soit un assassin en série :

Qu'à l'origine de cette splendeur il y ait eu un meurtre, il n'est pas sûr qu'il [Grenouille] en ait été conscient, et cela lui était parfaitement indifférent. L'image de la jeune fille de la rue des Marais, son visage, son corps, il était déjà incapable de s'en souvenir. Car enfin, il avait conservé d'elle et s'était approprié ce qu'elle avait de mieux : le principe de son parfum. (Süskind, 1986 : 52)

Toutefois, si tant est que le roman épouse parfois la subjectivité de Grenouille pour raconter son histoire, la mort des jeunes filles prend un tout autre sens et s'inscrit dans une entreprise explicitement sacrificielle. D'abord, le lexème *sacrifice* est déjà présent dans l'épisode de la ville de Grasse (cf. *ibid.* : 4). Ensuite, d'autres matériaux religieux accompagnant l'usage de celui-ci, ils en contextualisent et en consolident la signification. Il est dit en effet que Grenouille, tapi à l'ombre d'un mur et respirant pour la première fois le parfum d'une de ses futures victimes, traite ce dernier avec une révérence sacrée :

Il se releva. Avec *recueillement*, comme s'il quittait un *sanctuaire* ou une dormeuse, il s'éloigna, courbant l'échine, sans faire de bruit, pour que personne ne pût le voir ni l'entendre, ni n'ait l'attention attirée sur sa précieuse trouvaille. [Nos italiques]. (*Ibid.* : 190.)

Enfin, même si on sait que cette tentative d'instaurer l'absolu va déboucher sur un échec dont il faudra plus loin analyser les ressorts, l'entreprise de Grenouille est conforme à la morphologie du sacrifice. Comme l'anthropologie nous l'apprend, le sacrifice donne un accès aux valeurs suprêmes et transcendantes qui fondent l'existence du groupe et/ou de l'individu :

Le sacrifice est un acte religieux qui par la consécration d'une victime, modifie l'état de la personne morale qui l'accomplit ou de certains objets auxquels elle s'intéresse. [...] Le sacrifice est un moyen pour le profane de communiquer avec le sacré par l'intermédiaire d'une victime. (Mauss, 1968 : 32.)

En histoire des religions et en anthropologie, le sacrifice désigne en effet une action oblatrice où la perte consentie

d'un être précieux (par destruction, abandon) retentit sur l'existence de l'offrant (individu ou collectivité) en lui donnant de quelque manière un « fondement », en le soustrayant à sa contingence par l'établissement, à travers la victime, d'un lien avec l'univers axiologique. (Pierre, 2012 : 6.)

Or, pour Grenouille, il s'agit en effet de faire advenir le règne sacré d'une éternité olfactive où les âmes, captives de leur flacon, seraient soustraites à la mort et, perdurant dans la plénitude de leur arôme, pourraient être ressuscités à loisir :

Le résultat fut fantastique : sous le nez de Grenouille, l'ouvrier-boursier, surgissant de l'esprit-de-vin, ressuscita olfactivement d'entre les morts et se mit à flotter là, dans l'espace, défiguré, bien sûr, par cette curieuse méthode de reproduction et par les nombreux miasmes de sa maladie, mais fort reconnaissable par le profil individuel de son odeur [...]. (Süskind, 1986 : 207.)

Il s'agit aussi pour lui, Grenouille, de s'installer au centre de ce règne et d'y être vénéré comme Dieu. De sous-humain, Grenouille veut devenir un être surhumain ; de déchet immangeable devenir un être aimé et appétissant ; et de trou, errant dans les marges de la société, devenir le Centre du monde. La mort des jeunes filles sert donc l'avènement eschatologique d'une parousie où l'humanité toute entière, purgée de l'impureté des mauvaises odeurs et réconciliée autour du Parfum absolu, chanterait éternellement la gloire de Grenouille :

Oui, il faudrait qu'ils l'aiment, lorsqu'ils seraient sous le charme de son parfum ; non seulement qu'ils l'acceptent comme l'un des leurs, mais qu'ils l'aiment jusqu'à la folie, jusqu'au sacrifice de soi, qu'ils frémissent de ravissement, qu'ils crient, qu'ils pleurent de volupté, sans savoir pourquoi, il faudrait qu'ils tombent à genoux comme à l'odeur de l'encens froid de Dieu, dès qu'ils le sentiraient, lui, Grenouille ! Il entendait être le Dieu tout-puissant du parfum, comme il l'avait été dans ses rêveries, mais que cette toute-puissance s'exerce dorénavant dans le monde réel et sur des êtres humains réels. (Süskind, 1986 : 173.)

* * *

Mais on sait qu'en fait de communion des saints chantant la louange de Dieu, l'adoration de Grenouille va déboucher sur une partouze burlesque dont la ville de Grasse s'empressera par la suite d'effacer le souvenir :

La conséquence en fut que l'exécution prévue de l'un des criminels les plus abominables de son époque dégénéra en la plus grande bacchanale que le monde eût connue depuis le II^e siècle avant Jésus-Christ. (*Ibid.* : 263.)

Cette seconde tentative de Grenouille débouche donc sur un échec. Pourquoi ? Le texte mentionne certes l'explosion de haine de Grenouille alors que, jugé et condamné pour le meurtre des jeunes filles, il s'attend à être mis au supplice sur la place publique. Au lieu de quoi, la foule subjuguée par le parfum dont il a achevé la synthèse tombe en pamoison devant lui. Cette rage est inexplicable si on ne se souvient pas que toute l'entreprise de la parfumerie repose sur la fabrication de faux-semblant destinés à masquer la puanteur et la violence généralisée du monde, à duper la vigilance des proies par un leurre odorant derrière lequel les prédateurs peuvent dissimuler leur méchanceté et leur avidité¹¹. Alors que les uns et les autres se prosternent devant lui ou le tiennent embrassés sur leur cœur, Grenouille sait exactement à quoi s'en tenir sur eux et sur ses propres sentiments à leur égard : ils sont ignobles et il les déteste tous. Le parfum ne vient donc pas combler le vide de son existence ; il agit plutôt comme une mascarade dérisoire. Le parfum ne contribue pas à remplir le vide de son âme et à susciter un amour véritable de ses semblables¹². Au contraire, la scène d'adoration rend douloureuse jusqu'à la rage l'imposture humaine. Le drame de la symphonie olfactive édifiée autour du néant, qui est aussi celui de son désamour

¹¹ « Ainsi protégé par diverses odeurs, dont il changeait comme de vêtements selon les nécessités extérieures et qui lui servaient toutes à n'être pas inquiété dans le monde des hommes et à dissimuler sa vraie nature, Grenouille se consacra désormais à sa vraie passion : la subtile chasse aux parfums » (Süskind, 1986 : 203).

¹² « D'ailleurs, l'odeur humaine en général lui était en soi indifférente. L'odeur humaine, il était capable de l'imiter suffisamment bien avec des produits de remplacement. Ce qu'il désirait, c'était l'odeur de certains êtres humains : à savoir de ces êtres rarissimes qui inspirent l'amour. C'étaient eux ses victimes » (Süskind, 1986 : 209).

par le reste de l'humanité, ce drame reste donc entier. Le parfum est une coquille vide, un englobant sans englobé.

L'échec du rituel sacrificiel renvoie ainsi à un jeu complexe entre englobant et englobé, c'est-à-dire à des dispositions plus fondamentales auxquelles il faut maintenant s'attarder.

Le sacrifice : seconde approche

Proposition théorique

Comme on l'a vu, le religieux est présent dans le roman par son *matériau* et sa *structure*. Comme on le verra, il l'est aussi par sa *fonction*, c'est-à-dire qu'il est destiné à faire quelque chose et à agir sur ce qui l'entoure. La discipline linguistique qu'on appelle la pragmatique du langage s'intéresse depuis longtemps aux différentes formes de discours en tant qu'elles constituent un agir (Austin, 1970 ; Searle, 1972). On sait bien que les croyances religieuses fonctionnent comme des actes de langage et qu'elles peuvent retentir dans le lien social et influencer par exemple les sphères du politique et de l'économique. Cela étant, elles agissent comme d'autres facteurs peuvent le faire : événements naturels, guerres, développements technologiques, phénomènes démographiques, etc. On peut alors se demander si le religieux a en propre une fonction particulière, une forme d'agir sur la réalité humaine irréductible aux déterminations économiques, politiques, sociologiques, etc. et qui justifient l'existence d'une discipline spécifique pour en traiter. Autrement dit, le religieux fait-il quelque chose que lui seul peut faire, une fonction *sui generis* ?

Le propos ici n'est pas de reprendre la discussion sur les thèses de Durkheim, de Mauss, de Gauchet, de Bourdieu, de Geertz, de Berger ou de Luckmann à propos du religieux. Nous pensons toutefois que toutes ces thèses ont en commun d'attribuer une *fonction* spécifique au religieux en y adossant, chacune à leur façon, la contingence du monde humain à un ordre de réalité absolue. Les déterminations qui organisent ce dernier y sont pour ainsi dire *a priori* et conditionnent tout le reste – que ce fut par une antériorité chronologique, par la coïncidence des formes de la représentation avec celles de l'action ou depuis le lieu irrécusable d'une forme de transcendance. Nous en inspirant, nous dirons que le religieux *fonde* le monde. Mais pas à la façon des différentes formes de *logos* qui se

sont déployées en Occident à partir de l'Antiquité et qui ont voulu en prendre le relais. Le religieux ne fonde pas le monde d'une façon théorique mais d'une façon pragmatique en *disant ce qu'il fait* et en *faisant ce qu'il dit*. La structure dit et la fonction fait. Mais la structure disant ce que fait la fonction ; et la fonction faisant ce que dit la structure, le discours religieux en acte se trouve à métaphoriser le monde et, avec lui, ses propres conditions de possibilité dans le monde. Cette conformité du *dire* et de l'*agir* n'a donc rien d'un *hocus pocus* dont la formule magique produirait *ipso facto* un effet empirique sur les choses nommées à la façon dont elles sont racontées dans les récits mythologiques : « Dieu dit : que la lumière soit et la lumière fut ». Le religieux concerne plutôt la réalité mais en tant que celle-ci lui apparaît à travers la médiation du langage. Le religieux métaphorise dans des récits et des symboles *la réalité du langage* au moment où ça parle. Et comme les métaphores sont empruntées au domaine de l'expérience sensible, tout se passe comme si l'action sur le langage devenait une action sur le monde réel. Par le seul fait de dire dans le monde réel, l'énonciation réalise le contenu de l'énoncé dans la réalité et engendre à mesure sa propre vérité. Dire le sens et faire qu'il y a du sens sont alors une seule et même chose. C'est pourquoi le mythe qui a encore une fonction religieuse est inséparable de son effectuation rituelle. Le religieux concerne donc moins l'affirmation de telle ou telle signification particulière – encore qu'il en soit inséparable – que la *signifiance* fondamentale du monde : « Le sens peut être considéré [...] comme ce qui fonde l'activité humaine en tant qu'intentionnalité » (Greimas et Courtés, 1979c : 348). Il met en place les conditions de possibilité de l'échange symbolique.

S'agissant maintenant du sacrifice, nous proposons d'y voir un opérateur symbolique qui agit à travers les métaphores de l'englobé et de l'englobant sur les constituants fondamentaux du langage que sont la *substance* et la *forme* du langage. En linguistique, la substance du langage désigne le sens lui-même, c'est-à-dire le continuum de l'expérience immanente au langage et à laquelle ce dernier vient donner une forme. Avant cette forme, on ne peut rien dire de l'expérience elle-même. « On entend par substance la "matière" ou le "sens" dans la mesure où ils sont pris en charge par la forme

sémiotique en vue de la signification » (Greimas et Courtés, 1979a : 368). Et encore,

La seule présence concevable de la signification dans le monde est sa manifestation à l'intérieur de la "substance" qui englobe l'homme : le monde dit sensible devient ainsi l'objet, dans sa totalité, de la quête de la signification ; il se présente, dans son ensemble et dans ses articulations, comme une virtualité de sens pour peu qu'il soit soumis à une forme. (Greimas, 1970 : 49.)

Aussi, le sens est-il toujours variable et singulier puisqu'il est propre à chaque sujet au moment de l'énonciation. La forme, elle, qui est commune au groupe de locuteurs, est relativement invariable et quadrille l'expérience pour la rendre communicable dans la signification. La forme est donc l'englobant qui contient l'englobé de la substance. La signification procède ainsi de la rencontre entre l'englobant de la forme et l'englobé de la substance dans l'acte de langage. Rencontre où elles ne coïncident jamais complètement l'une avec l'autre puisque l'expérience du sujet excède toujours ce que peut en contenir une forme et ouvre dans sa parole un horizon inappropriable de possibilités. L'englobant de la forme ne peut jamais se refermer sur l'englobé de la substance. C'est donc une parole faillible et toujours à reprendre, une parole profane dont rien ne garantit la vérité, une parole qui, de ce fait, appelle une caution sacrée, une mise de fond, une réserve de « Sens » qui garantisse la solvabilité des significations échangées. Comme on s'en doute, ce capital de Sens devra être à l'abri des spéculations puisqu'il constitue le soutien ultime du crédit accordé à chaque parole.

Le sacrifice constitue donc cette réserve de Sens en soustrayant à l'échange symbolique une substance éminemment précieuse – c'est-à-dire qui peut être offerte en garantie à n'importe quelle autre – pour la mettre à l'abri et l'encapsuler dans une forme définitive. Le sacrifice produit à ce moment-là un acte de parole absolu où forme et substance coïncident parfaitement, où le Singulier devient Universel. Ce retrait de l'échange symbolique implique la destruction de la victime – la destruction de sa forme – pour libérer en elle ce qu'elle a de précieux – précieux par sa rareté et son évanescence – et le pérenniser dans une forme idéale à laquelle en retour elle insuffle la vie.

Une Eucharistie inversée

On connaît la conclusion laconique du roman. En quelques pages l'auteur raconte comment Grenouille quitte précipitamment la ville de Grasse et remonte à Paris sur les lieux de sa naissance dans le quartier des Halles. Là, au cimetière des Innocents, au milieu des odeurs de charogne et de pauvreté, il s'asperge de son parfum et s'offre à la dévoration d'un groupe de clochards, de prostituées et d'assassins :

Quand Grenouille sortit de sous les arcades et vint se mêler à ces gens, ils ne firent d'abord pas du tout attention à lui. Il put s'approcher de leur feu sans être inquiet, comme s'il était des leurs. Cela les confirma, plus tard, dans l'idée qu'il s'agissait sûrement d'un esprit, ou d'un ange, ou de quelque être surnaturel. [...] Et ensuite il s'était aspergé des pieds à la tête avec le contenu de cette petite bouteille et était apparu tout d'un coup inondé de beauté comme d'un feu radieux. [...] Ils éprouvaient une attirance pour cet homme qui avait l'air d'un ange. [...] Ils se précipitèrent vers l'ange, lui tombèrent dessus, le plaquèrent au sol. Chacun voulait le toucher, chacun voulait en avoir sa part, en avoir une petite plume, une petite aile, avoir une étincelle de son feu merveilleux. Ils lui arrachèrent ses vêtements, ses cheveux, lui arrachèrent la peau, le plumèrent, plantèrent leurs griffes et leurs dents dans sa chair, l'assaillirent comme des hyènes. (Süskind, 1986 : 278–279.)

La brièveté de cette conclusion ne doit toutefois en masquer l'importance. Cette scène est une parodie grimaçante de la Dernière Cène qui en inverse toutes les valeurs. Les clochards consomment et communient certes au corps d'un être divin ; mais c'est le corps scrofuleux d'un dieu infâme et dérisoire. Plutôt que de trôner, visible et célébré, au centre de l'humanité sauvée, il rejoint par sa mort l'anonymat d'une humanité marginale et déchue pour y devenir le sacrement muet et fangeux de son époque. Ce n'est pas la mort de la brebis qui, par son innocence, rachète le péché du monde ; c'est celle d'un meurtrier en série à travers qui la déchéance de l'humanité atteint à un statut sacramentel. L'alpha et l'oméga de la condition humaine ne sont pas, comme dans le christianisme, la splendeur christique à la contemplation de laquelle sont conviés les justes ; mais le tableau du déchet, de l'immondice et de la merde dans laquelle pataugent toutes les crapules que nous sommes. Grenouille

est un Messie porté par la haine et non par l'amour ; ou plutôt, par un amour enfin décrit pour ce qu'il est, l'appétit pour la chair de son prochain :

Un meurtre ou quelque crime ignoble, ils en avaient tous au moins déjà un sur la conscience, hommes et femmes. Mais manger un homme ? Jamais de leur vie ils n'auraient pensé être capables d'une chose aussi affreuse. Et ils s'étonnaient d'avoir tout de même fait ça aussi facilement et de ne pas éprouver, cette gêne mise à part, la moindre trace de mauvaise conscience. Au contraire. Ils avaient bien l'estomac un peu lourd, mais le cœur était tout à fait léger. Dans leurs âmes ténébreuses, il y avait soudain une palpitation d'allégresse. Et sur leurs visages flottait une virginale et délicate lueur de bonheur. Sans doute était-ce pour cela qu'ils craignaient de lever les yeux et de se regarder en face.

Mais lorsqu'ils s'y risquèrent ensuite, d'abord à la dérobée, puis tout à fait franchement, ils ne purent s'empêcher de sourire. Ils étaient extraordinairement fiers. Pour la première fois, ils avaient fait quelque chose par amour. (Süskind, 1986 : 279–280).

Un second sacrifice réussi

Fut-il une inversion grinçante du rituel eucharistique, il faut maintenant se demander si ce repas cannibale constitue un sacrifice qui atteint son but là où toutes les autres tentatives de Grenouille pour atteindre l'absolu ont échoué. L'auteur n'est pas très explicite sur le sujet mais on peut penser que les échecs répétés de Grenouille lui ont ouvert les yeux sur la nature véritable de l'absolu. Si, comme il l'affirme, le Dieu des chrétiens est un Dieu qui pue (cf. *ibid.* : 19) en quoi va consister l'odeur de sainteté ? Et quelle sorte d'Eucharistie pourra y atteindre ? En tout cas, après l'épisode de Grasse, il se détourne des « hauteurs » divines et sociologiques de l'univers dont le parfum lui avait pourtant ouvert l'accès pour rejoindre à l'autre extrémité de la hiérarchie des valeurs sociales les bas-fonds de celui-ci et y disparaître. Il revient ainsi à son point de départ certes mais, ayant appris quelque chose de fondamental sur le monde au cours de ses pérégrinations, le retour est aussi et surtout un retour à ce que l'histoire des religions appelle l'*origine* : la puanteur de l'étal de

poisson sous lequel il est né, certes, mais magnifiée et portée au statut de vérité dernière sur l'existence, à savoir qu'au commencement le monde est im-monde.

Par ailleurs, sur le plan de la fonction sacrificielle, Grenouille n'ambitionne plus d'être la forme absolue et pérenne à l'intérieur de laquelle il pourra mettre à l'abri la substance du parfum. En fait de calice pouvant la recueillir, Grenouille est plutôt un pot de chambre. Et puis, il ne peut être Dieu parce que le flacon étanche qu'il ambitionnait d'être pour contenir le parfum, ce flacon fuit et l'arôme se perd :

Cette idée, pour Grenouille, était extrêmement désagréable. Cela le terrorisait au-delà de toute expression de penser que ce parfum qu'il ne possédait pas encore, s'il le possédait, il ne pourrait que le perdre à nouveau, inéluctablement. Combien de temps ce parfum durerait-il ? Quelques jours ? Quelques semaines ? Peut-être un mois, s'il s'en parfumait très parcimonieusement ? Et alors ? Il se voyait déjà secouer le flacon pour en faire descendre la dernière goutte, puis le rincer à l'esprit-de-vin, pour ne pas en perdre le moindre reste, et ensuite il voyait, il sentait son parfum adoré s'évanouir pour toujours et irrémédiablement. Ce serait comme une lente agonie, une sorte d'étouffement à l'envers, une évanescence progressive et torturante de soi-même en direction de l'horreur du monde. (Süskind, 1986 : 211.)

Il aura beau avoir soustrait de l'échange une substance éminemment précieuse en tuant les jeunes filles, il ne l'aura pas préservée du devenir dans une forme incorruptible. La tique ne cherche donc plus une goutte de sang autour de laquelle se recroqueviller, le démiurge ne cherche plus un centre pour sa symphonie olfactive, le prédateur ne cherche plus une proie. Il n'essaie donc plus de combler le vide en lui mais s'offre pour combler celui des autres. Il ne cherche donc plus un englobé pour la béance de son propre englobant mais s'offre pour être l'englobé des autres. Du coup, il est intéressant de constater qu'avec son retour à Paris, la posture de Grenouille devient oblatrice. C'est sa propre forme qui sera détruite pour offrir sa substance à la consommation des clochards. Est-ce là une substance éminemment précieuse comme celle des jeunes filles ? Le contraire plutôt. À son tour, le cercle des clochards est-il la forme transcendante d'une Jérusalem céleste où pourra être recueilli cette substance ? Encore là, c'est le

contraire. S'il y a quelque chose d'absolu dans le geste de Grenouille, c'est cette inversion des valeurs. À la substance éminemment précieuse, il substitue la déjection de sa personne et à la communion des premiers de ce monde, il substitue celle des derniers. Absolu, son geste l'est certainement. Et en cela, comme tous les sacrifices, son geste vise assurément le fondement ; mais pour en montrer le sans-fond. À la réserve de Sens, il substitue le déficit de Sens. Dieu pue. Il faut donc *montrer* le sans-fond et non pas le *dire* parce que, vous me pardonneriez la formule : ce n'est pas « disable » comment ça pue. C'est pourquoi le Sans-Fond ne peut faire autrement que de culminer dans le mutisme de Grenouille et l'anonymat de son sacrifice. Les tentatives de Grenouille n'ont pas marché jusqu'alors parce que les jeunes filles n'étaient pas des victimes mais des proies. Enfermé à l'intérieur d'une relation duelle avec ses proies, le prédateur comble en effet son propre vide et ne fait rien advenir dans le langage en dehors de lui-même. Or Grenouille à la fin s'offre en victime ; mais pour montrer par son sacrifice que nous sommes tous des proies. Là où le sacrifice fonde habituellement le monde et constitue une réserve de Sens pour la parole, celui-ci l'abolit dans un trou noir où tout disparaît et retourne à l'anonymat de l'ordure. Au commencement, l'im-monde ; à la fin, l'im-monde ; et entre temps, un rot de satisfaction :

Quand, ayant fini de prendre leur repas, les cannibales se retrouvèrent autour du feu, personne ne prononça un mot. L'un ou l'autre éructait un peu, recrachait un petit bout d'os, faisait discrètement claquer sa langue, poussait d'un petit coup de pied dans les flammes un minuscule lambeau qui restait de l'habit bleu. (Süskind, 1986 : 279).

Aussi, à la fin de sa vie, retournant parmi les siens, Grenouille peut-il secrètement affirmer à la face de l'humanité : « Ceci est mon corps, en l'occurrence de la merde ; mangez en tous ».

Bibliographie

- AUSTIN, John L. 1970. *Quand dire, c'est faire*. Paris : Seuil.
- ELIADE, Mircea. 1972. *Le sacré et le profane*. Paris : Gallimard.
- GREIMAS, Algirdas J. et Joseph COURTÉS. 1979a. « Substance ». Dans *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Volume 1, p. 368. Paris : Hachette.
- . 1979b. « Isotopie ». Dans *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Volume 1, p. 197. Paris : Hachette.
- . 1979c. « Sens ». Dans *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Volume 1, p. 348. Paris : Hachette.
- . 1979d. « Carré sémiotique ». Dans *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Volume 1, p. 29–33. Paris : Hachette.
- GREIMAS, Algirdas J. 1970. *Du sens*. Paris : Seuil.
- LAKOFF, Georges et Mark JOHNSON. 2008 [1980]. *Les métaphore dans la vie quotidienne*. Trad. de Michel de Fornel en coll. Avec Jean-Jacque Lecercle. Paris : Éditions de Minuit.
- MAUSS, Marcel. 1968. « Essai sur la nature et la fonction du sacrifice », ds *Œuvres. Les fonctions sociales du sacré*, p. 302. Paris : Éditions de Minuit.
- PIERRE, Jacques. 1986. « Herméneutique ». Dans *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, sous la dir. de Algirdas J. GREIMAS et Joseph COURTÉS. Volume 2, *Compléments, débats, propositions*, p. 107. Paris : Hachette.
- . 2010. « La stratification du discours religieux et la modernité ». Dans *Modernité et religion au Québec*, sous la dir. de Robert MAGER et Serge CANTIN, p. 323–339. Québec : Presses de l'Université Laval.
- . 2012. « Persistance et métamorphose du sacrifice ». *Sémiotique et Bible*, no. 145 (mars), p. 5–13.
- SEARLE, John. 1972. *Les actes de langage*. Paris : Herman.
- THÉRÈSE, d'Avila, sainte. 1980. « Le château de l'âme ou le livre des demeures ». Dans *Œuvres complètes de sainte Thérèse de Jésus*, Paris, Seuil, 1980.
- SÜSKIND, Patrick. 1986. *Le parfum*. Paris : Fayard.

Jacques PIERRE

Abstract : By way of a semiotic analysis of Patrick Süskind's novel *Perfume*, this article theorizes the different semiotic modes of existence of the religious in culture. In so doing, it proposes to conceive the sacrifice as a symbolic operator that affects the conditions that make possible the symbolic exchange between human beings.

Keywords : Patrick Süskind, *Le parfum*, semiotic analysis, religion, culture
